

Arthur Schnitzler

Mademoiselle Else



1924

Pépites littéraires

Arthur Schnitzler

Mademoiselle Else

1924

« *Tu ne veux vraiment plus jouer, Else ?* » – « Non, Paul, je ne peux plus. Adieu. – Au revoir, Madame. » – « *Mais Else, dites donc Madame Sissy ou bien Sissy tout court.* » – « *À tantôt, Madame Sissy.* » – « *Pourquoi donc partez-vous ? vous avez deux heures entières jusqu'au dîner.* » – « Continuez toujours votre single avec Paul, Madame Sissy, ce n'est pas un plaisir de jouer avec moi aujourd'hui. » – « *Laissez-la, Madame, elle est d'humeur rosse aujourd'hui. Mais elle te va à merveille cette humeur-là, Else, et ton chandail rouge encore mieux.* » – « J'espère que la couleur bleue te donnera plus de chance, Paul. Adieu. »

Voilà, la sortie, était assez bonne. Pourvu que ces deux-là ne me croient pas jalouse ! Il y a quelque chose entre le cousin Paul et Sissy Mohr, c'est certain ! Rien au monde ne m'est plus indifférent. Voilà que je me retourne et leur fais un signe de la main, et leur souris. Ai-je l'air aimable, au moins ? Bon, ils se sont déjà remis à jouer. À vrai dire, je joue mieux que Sissy Mohr et Paul n'est pas non plus un matador. Mais il est bien, avec son col ouvert et son air gamin. Si seulement il était moins poseur ! Pas besoin de t'inquiéter, tante Emma...

Quelle soirée délicieuse ! Ç'aurait été aujourd'hui le temps rêvé pour l'excursion au chalet Rosetta. Comme c'est beau de voir le Cimone pointer vers le ciel ! – À cinq heures du matin on se serait mis en route. D'abord, je me serais naturellement sentie mal à mon aise, comme d'habitude. Mais cela passe. – Rien de plus exquis que de se promener au petit jour. – L'Américain borgne, en haut du Rosetta, avait l'air d'un boxeur. Peut-être bien qu'on lui a crevé un œil en boxant. J'aimerais assez me marier en Amérique, mais pas avec un Américain. Ou bien, j'épouse un Américain et nous vivons en Europe. Villa à la Riviera, marches de marbre qui descendent dans la mer. Je suis couchée nue sur le marbre. – Combien de temps y a-t-il que nous avons été à Menton ? J'avais treize ou quatorze ans. – Ah oui, notre vie était alors plus facile. – C'était en somme stupide de remettre l'excursion. Maintenant nous serions certainement de retour. – À quatre heures, quand je suis partie pour le tennis, la lettre par exprès que maman m'annonce dans sa dépêche n'était pas encore là. Qui sait si elle y est maintenant. J'aurais très bien pu jouer encore un set. – Pourquoi ces deux jeunes gens me saluent-ils ? Je ne les connais pas du tout.

Depuis hier ils sont à l'hôtel, ils ont leur table à gauche près de la fenêtre, à la place où étaient les Hollandais. Leur ai-je rendu froidement leur salut ? Ou bien même ai-je été hautaine ? Mais non, je ne le suis pas du tout. Que me disait donc Fred en rentrant de *Coriolan* ? Allègre. Non, altière. Vous êtes altière, et non hautaine, Else. – Le mot est beau. Il trouve toujours de beaux mots. – Pourquoi est-ce que je marche si lentement ? Aurais-je par hasard peur de la lettre de maman ? Elle ne contiendra rien d'agréable, c'est sûr ! Par exprès ! Peut-être faudra-t-il que je revienne. Misère ! quelle vie, même avec un chandail de soie rouge et des bas de soie ! Trois paires ! La parente pauvre, invitée par la tante riche. Sûrement elle le regrette déjà. Ma très chère tante. Faut-il que je te garantisse, par écrit, que je ne pense pas du tout à Paul, pas même en rêve ? Mon Dieu, je ne pense à personne. Je ne suis pas amoureuse. Je ne suis amoureuse de personne. Et je ne l'ai jamais été, – même pas d'Albert, quoique je me le sois imaginé pendant huit jours. Je crois que je ne peux pas être amoureuse. C'est en somme singulier. Car, sensuelle, je le suis sûrement. Mais aussi je suis fière et peu accueillante, Dieu merci... Je n'ai peut-être été réellement amoureuse que quand j'avais treize ans. De Van Dyck, – ou plutôt de l'abbé des Grioux, et aussi de la Renard. Et quand j'avais seize ans, au Wœrthersee. – Mais non, ce n'était rien. Pourquoi y penser ? Je n'écris pas mes mémoires. Pas même mon journal, comme Bertha. J'ai de la sympathie pour Fred, rien de plus. Peut-être, s'il était plus élégant. Au fond, je suis « snob ». Papa me le dit aussi et se moque de moi. Ah, cher papa, tu m'en donnes des soucis ! Savoir si jamais il a trompé maman ? Sûrement. Plus d'une fois. Maman est assez sotte. Elle n'a aucune idée de ce que je suis, moi. Les autres non plus, du reste. Fred ?... vaguement peut-être. – Quelle divine soirée ! L'hôtel a un air de fête. On dirait : voilà des gens satisfaits, qui n'ont pas de soucis. Moi, par exemple ! Ha ! ha ! Quelle malchance ! J'aurais bien été faite pour une vie sans souci. Tout pourrait être si beau ! Malchance ! – Une lueur rose s'étend sur le Cimone. Alpengluehn, dirait Paul. Mais il s'en faut que ce soit de l'alpengluehn. C'est beau à pleurer. Ah ! pourquoi faut-il rentrer en ville !

« Bonsoir, Mademoiselle Else. » – « Bonsoir, Madame. » – « Vous revenez du tennis ? » – Elle le voit bien, pourquoi me le demande-t-elle ? – « Oui, Madame, nous avons joué presque trois heures ; et vous vous promenez encore, Madame ? » – « Oui, mon habituelle promenade du soir. Le chemin du Rolle. Il passe si

agréablement entre les prés. Pendant le jour il est presque trop ensoleillé. » – « Oui, les prés sont magnifiques ici, surtout le soir, de ma fenêtre, au clair de lune. »

« *Bonsoir, mademoiselle Else.* » – « Mes respects, Madame. » – « Bonsoir, monsieur de Dorsday. » – « *De retour du tennis, mademoiselle Else ?* » – « Quel coup d'œil vous avez, monsieur de Dorsday ! » – « *Ne vous moquez pas, Else.* » – Pourquoi ne me dit-il pas : mademoiselle Else ? – « *Quand on est si charmante la raquette à la main, il se pourrait qu'on la porte par coquetterie.* » – Idiot, je ne lui réponds même pas. – « Nous avons joué tout l'après-midi. Malheureusement nous n'étions que trois, Paul, Madame Mohr et moi. » – « *Autrefois, j'étais un joueur enragé.* » – « Et plus maintenant ? » – « *Maintenant, je suis trop vieux.* » « Vieux, mais voyons donc ! À Marienlist, il y avait un Suédois de soixante-cinq ans, qui jouait au tennis tous les soirs de six à huit. Et il y a deux ans, il a même participé à un tournoi. » – « *Eh bien, je n'ai, Dieu merci, pas encore soixante-cinq ans, mais, par malheur, je ne suis pas non plus un Suédois.* » – « Pourquoi « par malheur » ? Il croit être spirituel. Je préfère sourire poliment et m'en aller. « Bonsoir, Madame ; bonsoir, Monsieur de Dorsday. » – Quel profond salut et quels yeux il me fait ! Est-ce que je l'aurais blessé par hasard avec mon histoire du Suédois de soixante-cinq ans ? Tant pis ! Madame Winaver doit être une femme malheureuse. Je pense qu'elle frise la cinquantaine. Ces yeux tout gonflés, comme si elle avait beaucoup pleuré. Comme c'est affreux d'être si vieux ! M. de Dorsday s'occupe d'elle. Le voilà qui se promène à côté d'elle. Il est encore assez bien, avec sa barbiche poivre et sel, mais pour être sympathique, non. Il se guinde. Vous aurez beau avoir le meilleur tailleur, Monsieur de Dorsday !... Dorsday ! Sûrement vous ne vous êtes pas toujours appelé comme cela. Voilà l'adorable petite fille de Sissy avec sa gouvernante. « Bonsoir, Fritzi ! Bonsoir, Mademoiselle. » – « Vous allez bien ? »

– « *Merci, Mademoiselle, et vous¹ ?* » – « Tiens, Fritzi, tu portes

une canne, tu veux donc faire l'ascension du Cimone ? » – « *Mais non, on ne me permet pas de grimper si haut que ça.* » – « L'année prochaine, on te le permettra bien. Allons, Fritzi ! À bientôt. Mademoiselle. » – « *Bonsoir, Mademoiselle².* » Une jolie personne. Pourquoi donc est-elle gouvernante ? Et encore, chez Sissy ! Un sort amer. Dieu sait si je n'arriverai pas là un jour ou l'autre. Non, en tout cas je saurai trouver mieux. Mieux ? – Délicieuse soirée. L'air est comme du champagne, disait hier le docteur Waldberg. Avant-hier un autre l'a dit.

Pourquoi les gens traînent-ils comme cela dans le hall de l'hôtel par ce temps splendide ? Incompréhensible ! Ou est-ce qu'ils attendent tous une lettre par exprès ? Le portier m'a déjà aperçue. Si une lettre par exprès était arrivée, il me l'aurait remise tout de suite. Alors rien ! Dieu soit loué ! Je vais m'étendre encore un peu avant le dîner. Pourquoi Sissy dit-elle « dîner » ? C'est du snobisme. Ils vont bien ensemble, Sissy et Paul. – Ah, il vaudrait autant que la lettre soit déjà là. Pourvu qu'elle n'arrive pas pendant le « dîner » ! Et si elle n'arrive pas, j'aurai une mauvaise nuit. J'ai aussi très mal dormi la nuit dernière. Il est vrai que je suis justement dans ces jours. C'est aussi pourquoi j'ai cette lourdeur dans les jambes. Nous sommes le 3 septembre. Ce sera probablement pour le 6. Je prendrai du véronal ce soir. Oh, je n'en prendrai pas l'habitude. Non, cher Fred, tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Quand je pense à lui, je le tutoie toujours. On devrait essayer de tout, y compris du hachisch. L'attaché de marine, Brandel, en a rapporté de Chine, je crois. Boit-on ou fume-t-on le hachisch ? Il paraît qu'on a des visions magnifiques. Brandel m'a invitée à en boire avec lui ou à en fumer. – Quel gaillard insolent. Mais joli.

« *S'il vous plaît, Mademoiselle, une lettre.* » – Le portier ! Donc, tout de même !

Je me retourne d'un air indifférent. Cette lettre ne pourrait-elle pas aussi bien être de Caroline ou de Bertha, ou de Fred ou bien de miss Jakson ? « Merci. » De maman tout de même. Par exprès. Pourquoi n'a-t-il pas dit tout de suite : une lettre par exprès ? « Oh, par exprès ! » Je vais l'ouvrir dans ma chambre et je la lirai bien en paix.

Voilà la Marchesa. Comme elle paraît jeune dans ce clair-obscur ! Elle a bien ses quarante-cinq ans. Où serai-je à quarante-cinq ans ? Peut-être morte. Je l'espère du moins. Elle me sourit gentiment comme toujours. Je la laisse passer en faisant un petit signe de tête, pas comme si cela m'en imposait qu'une Marchesa me sourie. – « *Buona sera.* » – Elle me dit « *Buona sera.* ». Maintenant il faut au moins que je m'incline. Était-ce trop ? Mais elle est tellement plus âgée ! Quel port magnifique ! Est-elle divorcée ? Ma marche est belle aussi. Mais... je le sais. Voilà la différence.

Un Italien pourrait m'impressionner. Dommage que ce bel homme brun, avec sa tête de Romain, soit reparti. Il a l'air d'un filou, disait Paul. Mon Dieu, je n'ai rien contre les filous, au contraire. – Me voilà arrivée. N° 77. Un numéro

de bon augure. Jolie chambre. Du pitchpin clair. Là-bas, mon lit virginal. – Ah, maintenant c'est réellement de

l'« alpengluehn ». Mais devant Paul je ne le reconnaîtrai jamais. À vrai dire, Paul est timide. Un médecin, un gynécologue ! Peut-être bien, justement à cause de cela. Avant-hier, dans la forêt, quand nous avons tellement devancé les autres, il aurait bien pu être plus entreprenant. Mais il en aurait été puni. Du reste, personne n'a jamais été vraiment entreprenant envers moi. Tout au plus au Wœrthersee, il y a trois ans, au bain. Entreprenant ? Non, il était indécent, tout simplement. Mais beau ! Un Apollon du Belvédère. Je ne l'ai pas tout à fait compris, alors. Maintenant, à seize ans... Ma prairie divine ! Ma prairie à moi ! Si on pouvait l'emporter à Vienne ! Brouillard délicat. L'automne ? Mais oui, 3 septembre et dans les hautes montagnes.

Eh bien, mademoiselle Else, ne voudriez-vous pas vous décider à lire cette lettre ? Peut-être bien qu'il ne s'agit pas du tout de papa. Peut-être qu'il se passe quelque chose avec mon frère. Peut-être qu'il s'est fiancé avec l'une de ses belles. Avec une choriste ou une midinette. Mais non, il est tout de même trop intelligent pour cela. Au fond, je ne sais pas grand'chose sur son compte. Lorsque j'avais seize ans et lui vingt et un, nous avons été assez bons amis. Il m'a beaucoup parlé d'une certaine Charlotte. Et puis tout à coup il s'est tu. Cette Charlotte doit lui avoir fait du mal. Depuis ce temps-là, il ne me raconte plus rien. – La voilà ouverte cette lettre. J'ai déchiré l'enveloppe, sans m'en apercevoir. Je me mets au bord de la fenêtre pour la lire. Attention, que je n'aille pas dégringoler. On nous mande de San Martino : Il s'est passé à l'hôtel Fratazza un accident lamentable. Mademoiselle Else T..., une très belle jeune fille de dix-neuf ans, la fille du célèbre avocat... Naturellement, on dira que je me suis tuée à cause d'un amour malheureux, ou bien parce que j'étais enceinte. Amour malheureux... Ah non !

« Mon cher enfant. » – Je vais d'abord regarder la fin. – « Encore, une fois, ma bonne chérie, ne nous en veuille pas. Mille et mille tendresses. » – Mon Dieu, est-ce qu'ils se seraient suicidés ? Non, – en ce cas-là, Rudi m'aurait télégraphié. – « Mon cher enfant, tu penses bien qu'il m'en coûte beaucoup de troubler tes belles vacances. » – Comme si je n'étais pas toujours en vacances, malheureusement. – « avec une si mauvaise nouvelle... » – Maman a un style affreux. – « Mais en y réfléchissant, je ne puis faire autrement. Bref, l'affaire de papa est devenue aiguë. Je ne sais plus que faire. » – Pourquoi tant de paroles ?

— « Il est question d'une somme presque ridicule — trente mille florins, » — Ridicule ? — qui doivent être payés dans trois jours, autrement, tout est perdu. » — Ciel, qu'est-ce que cela veut dire ? — « Imagine-toi, mon enfant bien-aimé, que le baron Høening... » — Comment ? le procureur d'État ? — « a fait appeler ton père ce matin. Tu sais combien il admire papa, quelle affection il a pour lui. Il y a un an et demi, quand il s'est trouvé dans la même situation, le baron lui-même a parlé au principal créancier et a tout arrangé au dernier moment. Mais cette fois-ci, il n'y a absolument rien à faire si on ne trouve pas l'argent ; non seulement nous serons tous ruinés, mais encore ce serait un scandale comme on n'en a jamais vu. Pense donc, un avocat, un célèbre avocat..., qui..., non, je ne peux pas l'écrire. Je lutte avec les larmes. Car tu sais bien, mon enfant, tu es intelligente, nous avons déjà été, hélas ! plus d'une fois dans une situation semblable et la famille nous a toujours secourus. La dernière fois, il s'agissait même d'une somme de cent vingt mille. Mais alors papa a dû s'engager par un papier à ne plus rien demander à la famille, spécialement à l'oncle Bernard. »

— Eh bien, eh bien ! Où veut-elle en venir ? Qu'est-ce que j'y peux, moi ? — « Le seul à qui on pourrait encore s'adresser serait l'oncle Victor, mais il se trouve par malheur en route pour le cap Nord ou l'Écosse. » — Ah, il ne manque de rien cet odieux individu ! — « Et il est impossible de l'atteindre, au moins en ce moment. Rien à faire du côté des confrères ; le Docteur Sch..., qui a bien souvent aidé ton papa... » — Dieu, où en sommes-nous ? — « on ne peut plus songer à lui depuis qu'il s'est remarié. » — Et alors quoi ? quoi ? Que me voulez-vous donc ? — « Et alors ta lettre est arrivée, mon cher enfant, où tu mentionnes Dorsday qui lui aussi est au Fratazza et nous y voyons un signe du sort. Tu sais combien souvent Dorsday est venu nous voir autrefois. » — Enfin !... Si souvent ? Enfin... — « C'est tout à fait par hasard qu'il vient moins depuis deux ou trois ans ; il doit être retenu par une liaison assez sérieuse, — rien de distingué, entre nous. » — Pourquoi « entre nous » ? — « Papa a toujours sa partie de whist avec lui au cercle, le jeudi, et l'hiver dernier il lui a sauvé une bonne somme dans le procès qu'il a eu avec un autre marchand d'objets d'art. Du reste, — pourquoi ne le saurais-tu pas ? — il a déjà une fois secouru papa. » — C'est ce que je pensais. — « Il s'agissait alors d'une bagatelle, huit mille florins, — mais, après tout, trente mille ne sont pas non plus une somme pour un Dorsday. C'est pourquoi j'ai pensé que tu pourrais peut-être nous rendre le grand service de lui parler. » — Quoi ! — « Il a toujours eu beaucoup de

sympathie pour toi. » – Tiens ! je n'en savais rien – il me caressait les joues, quand j'avais douze ou treize ans (« déjà une petite demoiselle ! ») – « Et comme papa ne lui a heureusement plus rien demandé depuis les huit mille, il ne lui refusera pas cette aide. Il paraît qu'il a gagné l'autre jour quatre-vingt mille, rien qu'en vendant un Rubens en Amérique. Ne lui en dis rien, naturellement. » – Me prends-tu pour une oie, maman ? – « Mais pour le reste, parle-lui en toute franchise. Tu peux dire aussi, à l'occasion, que le baron Høning a fait venir ton père et que les trente serviraient à éviter une catastrophe non seulement pour le moment, mais, avec l'aide de Dieu, pour toujours. » – Le crois-tu vraiment, maman ? – « Car le procès Erbesheimer, qui se trouve dans une voie excellente, rapportera à papa au moins cent mille florins, mais naturellement il ne peut rien demander aux Erbesheimer, au point où ils en sont. Donc, je t'en prie, mon enfant, parle à Dorsday. Je t'assure qu'il n'y a là rien de gênant. Papa aurait aussi bien pu lui télégraphier directement ; nous y avons sérieusement pensé, mais c'est tout autre chose, mon enfant, quand on peut avoir un entretien personnel. Le six, à midi, il faut que l'argent soit là ; le docteur F... » – Qui est le docteur F... ? Ah oui, Fiala ! – « est impitoyable. Il y a là-dedans aussi une rancune personnelle. Mais, comme il s'agit malheureusement de biens de mineurs. » – Ciel, papa, qu'as-tu fait ! – « il n'y a rien à faire et si l'argent ne se trouve pas le cinq, à midi, entre les mains de Fiala, ce sera le mandat d'arrêt, que le baron Høning retient jusque là. – Il faudrait donc que Dorsday fasse virer télégraphiquement par sa banque cette somme au docteur F... Alors nous sommes sauvés ! Sinon, Dieu sait ce qui adviendra. Crois-moi, mon enfant, tu ne te compromets en rien. D'abord, papa a eu des scrupules. Il a même encore fait des efforts de deux côtés différents. Mais quand il est rentré, il était au désespoir. » – Papa, peut-il vraiment se désespérer ? – « Peut-être moins à cause de l'argent qu'à cause des gens qui ont été infâmes envers lui. L'un d'eux a été son meilleur ami. Tu sais qui je veux dire. » – Je n'en sais rien du tout. Papa a eu tant de meilleurs amis, et, à vrai dire, il n'en a pas eu un seul. Warnsdorff, peut-être ? – « Papa est rentré à une heure, et maintenant il est quatre heures du matin. Il dort enfin, Dieu merci. » – S'il ne se réveillait plus, cela vaudrait mieux pour lui. – « Je mettrai cette lettre moi-même à la poste, à la première heure, par exprès ; ainsi tu l'auras le trois dans la matinée. » – Comment maman s'est-elle imaginé cela ? Elle ne comprend rien à ces sortes de choses. – « Donc, parle immédiatement à Dorsday, je t'en supplie, et télégraphie-nous le résultat. Pour l'amour de Dieu,

fais en sorte que tante Emma ne s'aperçoive de rien ; c'est assez triste, dans un cas pareil, qu'on ne puisse s'adresser à sa sœur, mais autant vaudrait s'adresser à une pierre. Mon cher, cher enfant, cela me fait mal qu'à ton âge tu doives passer par des événements pareils, mais, crois-moi, c'est papa qui y a la moindre faute. » – Mais alors, qui, maman ? – « Dieu veuille que le procès Erbesheimer soit le commencement d'un chapitre nouveau à tous points de vue dans notre existence. Il n'y a plus qu'à passer ces quelques semaines. Ce serait vraiment trop stupide qu'il arrive un malheur pour ces trente mille florins ! » – Penserait-elle sérieusement que papa pourrait se... ? mais ne serait-ce pas encore pire si... ? – « Je finis maintenant ma lettre, mon enfant, j'espère que tu pourras rester dans tous les cas » – Dans tous les cas ? – « à San Martino, jusqu'au neuf ou dix. Tu n'as absolument pas besoin de rentrer à cause de nous. Bien des choses à tante Emma et continue à être gentille pour elle. Encore une fois, ne nous en veuille pas, mon cher enfant, et reçois mille... » – Oui, je sais le reste.

Alors, il faut que je tape M. Dorsday ! Insensé ! Comment maman imagine-t-elle cela ? Pourquoi papa n'a-t-il pas tout simplement pris le train pour venir ici lui-même ? Il aurait été aussi vite ici que cette lettre par exprès. Mais peut-être aurait-on cru à une fuite et, à la gare, on l'aurait... Affreux, affreux !! Même avec les trente mille nous ne serons pas sauvés. Toujours la même histoire. Depuis sept ans, et plus même. Qui s'en douterait, en me voyant ? Personne, pas plus qu'en voyant papa. Et pourtant tout le monde le sait. – C'est un mystère que nous ayons pu nous maintenir jusque-là. Comme on prend l'habitude de tout ! Et avec ça, on ne vit pas trop mal. Maman est vraiment une artiste. Le souper du jour de l'an, pour quatorze personnes – incompréhensible ! – Mais pour mes deux paires de gants, c'était toute une affaire.

Et quand Rudi a eu besoin de trois cents florins, maman a presque pleuré. Et papa est toujours de bonne humeur. Toujours ? Non. Oh ! non ! – L'autre jour, à l'Opéra, quand on donnait *Figaro*, son regard..., subitement vide... j'en ai eu peur. Il n'était plus lui-même. Mais après, nous avons soupé au Grand Hôtel, et il était plus en train que jamais.

Et maintenant, je tiens cette lettre. – Cette lettre est absolument folle. Je dois parler à Dorsday ? J'aurai honte à mourir... Honteuse, moi ? Pourquoi ? Je n'y suis pour rien. – Si j'en parlais quand même à tante Emma ? – Quelle

bêtise ! Probablement qu'elle n'aurait même pas la somme. L'oncle est tellement avare. Ah, pourquoi n'ai-je pas d'argent ? Pourquoi n'ai-je encore rien fait pour en gagner ? Pourquoi n'ai-je rien appris ? Oh, j'ai bien appris quelque chose ! Qui pourrait dire que je n'ai rien appris ? Je joue du piano, je parle français, anglais, même un peu italien ; j'ai entendu des conférences sur l'histoire de l'Art, – ha, ha, ha ! Et si même j'avais appris quelque chose de plus sensé, à quoi cela me servirait-il ? Je n'aurais quand même pas trente mille florins d'économies...

Fini, l'alpengluehn. La soirée n'est plus merveilleuse. La vue est triste ! Non pas la vue, l'existence ! Et je suis là, tranquillement assise à la fenêtre. Et on doit arrêter mon père. – Non ! Jamais de la vie ! Cela ne se peut pas. Je le sauverai. Oui, papa, je te sauverai. C'est bien simple. Quelques mots, dits avec nonchalance, ça c'est mon affaire. – « Altière », – ha ! ha ! – je vais traiter monsieur Dorsday, comme si c'était un honneur pour lui que de nous prêter de l'argent. – Et c'en est un ! – Monsieur de Dorsday, voulez-vous m'écouter un instant ? Je reçois une lettre de maman, elle est dans un embarras momentané – ou plutôt mon père... – « Mais, certainement, Mademoiselle, avec le plus grand plaisir. De combien s'agit-il ? » – Si seulement il ne m'était pas si antipathique ! Et aussi la façon dont il me regarde. Non, monsieur Dorsday, je ne crois ni à votre élégance, ni à votre monocle, ni à votre noblesse. Vous pourriez tout aussi bien vendre de vieux habits que des tableaux anciens. – Mais Else, Else, qu'est-ce qui te prend ? – Oh, je peux bien me permettre cela. Chez moi, cela ne se voit pas. Je suis même blonde, blonde à reflets roux, et Rudi a tout à fait l'air d'un aristocrate. – Chez maman, évidemment, on s'en aperçoit tout de suite en tout cas, à sa façon de parler. Mais chez papa, non, rien du tout. – Du reste, on peut bien le savoir, je ne m'en cache pas du tout et Rudi encore moins. Au contraire. Que ferait Rudi, si l'on mettait papa en prison ? Est-ce qu'il se tuerait ? Quelle absurdité ! Revolver, police, toutes ces choses-là n'existent pas, on ne les trouve que dans les journaux.

L'air est comme du champagne. Dans une heure c'est le dîner, le « dinner ». Je ne peux pas souffrir cette Sissy. Elle ne s'occupe pas du tout de sa petite. Que vais-je mettre, la bleue ou la noire ? Ce soir, la noire serait peut-être plus indiquée. Trop décolletée ? – « Toilette de circonstance³ », comme on dit dans les romans français. – En tout cas, je dois paraître ensorcelante en parlant à Dorsday. Après le « dinner », nonchalamment. Son regard va se visser dans

mon décolleté. Quel type dégoûtant ! Je le déteste. Je déteste tout le monde. Pourquoi faut-il que ce soit ce Dorsday ? N'y a-t-il vraiment que ce Dorsday qui ait trente mille florins ? Si je parlais à Paul ? S'il disait à tante Emma qu'il a fait des dettes de jeu, sûrement il pourrait se procurer l'argent...

Déjà sombre. La nuit. Une nuit de tombeau. Je voudrais être morte. Mais non, ce n'est pas du tout vrai. Si je descendais tout de suite pour parler à Dorsday avant dîner ? Oh, c'est terrible ! Paul, si tu me procures ces trente mille, je te donne tout ce que tu voudras. – Voilà encore du roman. La noble fille se vend pour sauver son père bien-aimé et en tire encore quelque plaisir ! Fi donc ! Non, Paul, même pour les trente mille, tu n'auras rien. Personne. Et pour un million ? Pour un palais, pour des perles ? – Si jamais je me marie, je le ferai sans doute pour moins que cela. Est-ce donc si terrible ? Fanny aussi en somme s'est vendue. Elle m'a dit elle-même qu'elle a horreur de son mari. Eh bien, papa, qu'en dirais-tu, si je me mettais aux enchères ce soir, pour te sauver des travaux forcés ? – Sensationnel ! J'ai la fièvre, sûrement. Ou bien suis-je déjà indisposée ? Non, j'ai la fièvre. Peut-être est-ce l'air, comme du champagne. Si Fred se trouvait ici, pourrait-il me donner des conseils ? Je n'ai pas besoin de conseils. Il n'y a rien d'ailleurs à conseiller. Je parlerai à M. Dorsday, qui vient d'Eperies. Je vais le taper. Moi, la fière, l'aristocrate, la marquise, la mendicante, la fille de l'escroc. Comment en suis-je là ? Personne ne me vaut aux ascensions, aucune n'a autant d'entrain, – « Sporting girl », c'est en Angleterre que j'aurais dû naître, ou bien princesse.

Voilà mes robes, bien rangées dans l'armoire. Le complet vert est-il seulement payé, maman ? Seulement un acompte, je crois. Je mettrai la robe noire. Hier soir, tous m'ont regardée... Le petit monsieur pâle au pince-nez d'or lui aussi. Belle, pas précisément, mais intéressante. J'aurais dû faire du théâtre. Berthe a déjà eu trois amants et personne ne lui en veut... À Düsseldorf c'était le directeur. Elle est partie pour Hambourg avec un homme marié et elle est descendue à l'Atlantique. Appartement avec salle de bains. Je crois même qu'elle en est fière. Elles sont bêtes, toutes ! J'aurai cent amants, mille... pourquoi pas ? Je ne suis pas assez décolletée ; si j'étais mariée je pourrais l'être plus. – « Je suis contente de vous rencontrer, monsieur de Dorsday, je viens d'avoir une lettre de Vienne... » En tout cas, je la mets dans ma poche, cette lettre. Dois-je sonner la bonne ? Non, je m'habillerai bien

toute seule. Pour la robe noire, je n'ai besoin de personne. Si j'étais riche, je ne voyagerais jamais sans femme de chambre.

Il faut que j'allume. Il commence à faire frais. Je ferme la fenêtre. Faut-il baisser les stores ? Pas besoin, il n'y a personne là-bas sur la montagne pour me regarder avec une lorgnette. Dommage ! – Je viens de recevoir une lettre, monsieur de Dorsday... Il vaut peut-être quand même mieux attendre la fin du « dinner ». On est d'humeur plus facile. Dorsday aussi. – Je pourrais bien prendre un verre de vin avant. – Mais si la chose s'arrangeait avant dîner, j'aurais meilleur appétit. « Pudding à la merveille, fromage et fruits divers⁴. » Et si Monsieur de Dorsday dit non ? Ou si même il devient insolent ? Mais non, personne n'a encore été insolent avec moi. C'est-à-dire... le lieutenant de marine Brandel, mais c'était sans mauvaise intention. – Je suis redevenue plus mince. Cela me va bien. – Le crépuscule me guette à la fenêtre, comme un fantôme qui me regarde fixement. Comme cent fantômes. C'est de ma prairie qu'ils ont l'air de monter. À quelle distance est Vienne ? Depuis quand suis-je partie ? Comme je suis seule ! Je n'ai ni amies, ni amis. Où sont-ils tous ? Qui vais-je épouser ? Qui prendra la fille d'un escroc ? – Je viens de recevoir une lettre, monsieur de Dorsday. – Mais ce n'est pas la peine d'en parler, mademoiselle Else, j'ai justement vendu hier un Rembrandt. Vous me confondez mademoiselle Else. – Et voilà qu'il arrache une feuille de son carnet de chèques et souscrit avec son stylo en or ; et demain matin je pars avec le chèque pour Vienne. Je pars dans tous les cas – même sans chèque. Je ne reste plus ici. Je ne pourrais, je n'oserais même pas. Je mène ici la vie d'une jeune fille élégante et papa a un pied dans la tombe... non, en prison. L'avant-dernière paire de bas de soie. Personne n'apercevra le petit trou juste au-dessus du genou. Personne ? Qui sait ? Ne soyez pas frivole, Else. Berthe est une grue. Mais Christine, vaut-elle davantage ? Son futur mari aura du plaisir avec elle. Maman a sûrement toujours été une épouse fidèle. Moi, je ne serai pas fidèle. Je suis altièrre, mais je ne serai pas fidèle. Les filous m'impressionnent. La marquise a certainement un filou comme amant. Si Fred savait réellement ce que je suis, ce serait fini de son admiration. Vous auriez pu devenir toutes sortes de choses, mademoiselle : pianiste, comptable, actrice, vous êtes douée pour tout, mais on vous a trop gâtée. Trop gâtée, ha, ha ! Fred a trop bonne opinion de moi. À vrai dire, je n'ai pas de talent pour quoi que ce soit. – Qui sait ? J'aurais toujours pu arriver au même point que Berthe. Mais, je manque

d'énergie. Jeune fille de bonne famille. Ha ! bonne famille. Le père qui soustrait les biens des mineurs. Pourquoi, papa, m'as-tu fait cela ? Si encore tu en profitais ! Mais, perdus à la Bourse ! Cela en vaut-il bien la peine ? Et les trente mille ne te serviront à rien non plus. Tout au plus pour trois mois. En fin de compte, il faudra pourtant qu'il file. Il y a un an et demi à peine, nous en étions presque là. Le secours est encore arrivé juste à temps. Mais un jour il manquera, et que deviendrons-nous alors ? Rudi ira à Rotterdam à la banque des Vanderhulst. Mais moi ? Mariage d'argent. Oh ! si je voulais ! Aujourd'hui je suis vraiment belle. C'est probablement l'énervement. Pour qui suis-je belle ? Serais-je plus contente si Fred se trouvait ici ? Bah ! au fond, il n'est pas ce qu'il me faut. Ce n'est pas un filou ! Pourtant, je le prendrais s'il avait de l'argent. Et plus tard je rencontrerais un filou et ce serait la catastrophe. – Vous aimeriez peut-être être un filou, monsieur de Dorsday ! – De loin vous en avez parfois l'air comme d'un vicomte flétri, comme d'un Don Juan – avec votre stupide monocle et votre vêtement de flanelle blanche. Mais vous êtes loin d'être un filou. – Ai-je tout ce qu'il me faut ? Prête pour le « dinner » ? – Mais comment vais-je passer toute une heure, si je ne rencontre pas Dorsday ? S'il se promène avec cette malheureuse madame Winaver ? Bah ! elle n'est pas malheureuse du tout. Elle n'a pas besoin de trente mille florins. Eh bien, je vais m'asseoir dans le hall, confortablement dans un fauteuil, je m'amuserai à regarder les *Illustrated News* et *La Vie Parisienne* en croisant les jambes, – le petit trou sous le genou ne se verra pas. Peut-être qu'un milliardaire vient justement d'arriver. – « Vous, ou personne ! » – Je prends le châle blanc, il me va bien. Je le drape avec aisance autour de mes épaules admirables. Pour qui les ai-je donc ces épaules admirables ? Je pourrais faire le bonheur d'un homme. Si seulement je rencontrais l'homme qu'il me faut ! Mais je ne veux pas d'enfants. Je ne suis pas maternelle. Marie Weil est maternelle, maman est maternelle, tante Irène est maternelle. J'ai un front noble et un beau corps. – « Si je pouvais vous peindre comme je le voudrais, mademoiselle Else ! » – Ah, c'est cela qui ferait votre affaire. Je ne sais même plus son nom. En tout cas, il ne s'appelait pas Titien, donc c'était une insolence. – Je viens de recevoir une lettre, Monsieur de Dorsday. – Encore un peu de poudre sur la nuque et le cou. Une goutte de verveine dans le mouchoir ; je ferme l'armoire, je rouvre la fenêtre. Ah, merveilleux ! C'est à pleurer. Je suis énervée. On le serait à moins.

La boîte de véronal se trouve près de mes chemises neuves. Quelle histoire encore pour les avoir ! Ah ! mon Dieu !

Le Cimone est d'une grandeur inquiétante, comme s'il voulait m'écraser ! Aucune étoile encore au ciel. L'air est comme du champagne. Et le parfum qui monte des prairies ! Je vivrai à la campagne. J'épouserai un châtelain et j'aurai des enfants. Le docteur Frieriep était peut-être le seul avec qui j'aurais été heureuse. Qu'elles étaient belles ces deux soirées successives, la première chez Kniep et ensuite l'autre au Bal des Artistes ! Pourquoi a-t-il disparu tout à coup, – du moins pour moi ? Peut-être à cause de papa ? Probablement. Je voudrais crier un salut dans les airs avant de redescendre parmi cette canaille. Mais à l'adresse de qui ? Je suis vraiment tout à fait seule. Je suis si terriblement seule que personne ne peut se l'imaginer. Je te salue, mon bien-aimé. Qui ? Je te salue, mon fiancé ! Qui ? Je te salue, mon ami ! Qui ? – Fred ? – Mais pas le moins du monde ! Voilà, la fenêtre reste ouverte. Même s'il fait frais. J'éteins la lumière. Là ! – Ah bon, la lettre ! De toute façon, je dois la prendre avec moi. Le livre sur la table de nuit – je continuerai cette nuit de lire *Notre Cœur* quoi qu'il arrive. Bonsoir, belle demoiselle dans la glace. Gardez-moi un bon souvenir. Au revoir...

Pourquoi est-ce que je ferme la porte à clef ? Il n'y a pas de voleurs par ici. Savoir si Sissy laisse sa porte ouverte pendant la nuit ? Ou bien, lui ouvre-t-elle seulement quand il frappe ? Est-ce donc tout à fait sûr ? Mais naturellement. Puis ils sont couchés ensemble dans le lit. Pas ragoûtant ! Je n'aurai pas une chambre commune, ni avec mon mari, ni avec un de mes mille amants. – Le vestibule est vide ! Toujours, à cette heure-ci. Mes pas résonnent. Voilà trois semaines que je suis ici. Je suis partie de Gmunden le 12 août.

Gmunden était ennuyeux. D'où papa a-t-il tiré l'argent qu'il fallait pour nous envoyer à la campagne, maman et moi ? Et Rudi a même fait un voyage de quatre semaines, Dieu sait où. Il n'a pas écrit deux fois pendant tout ce temps. Jamais je ne comprendrai la vie que nous menons. Il est vrai que les bijoux de maman ont disparu. – Pourquoi Fred ne s'est-il arrêté que deux jours à Gmunden ? – Sûrement qu'il a aussi une maîtresse ! Je ne peux pas me figurer cela. Je ne peux pas me figurer quoi que ce soit. Il y a huit jours qu'il ne m'a pas écrit. Il écrit de belles lettres. Qui donc se trouve à cette petite table là-bas ? Non, ce n'est pas Dorsday. Dieu merci. Maintenant, avant le dîner, il me serait impossible de lui parler. – Pourquoi le portier me regarde-t-il de cette

façon ? Aurait-il lu la lettre de maman, par hasard ? Je crois que je deviens folle. Je vais lui donner un pourboire un de ces jours. – Cette blonde là-bas aussi est déjà habillée pour le dîner. Comment peut-on être si grosse ! – J'irai encore faire une petite promenade devant l'hôtel. Ou bien, je passe au salon de musique ? Est-ce que quelqu'un n'y joue pas ? Une sonate de Beethoven ! Comment peut-on jouer ici une sonate de Beethoven ! Je néglige mon piano. À Vienne, je travaillerai de nouveau régulièrement. De toutes manières, commencer une autre vie. Nous devons tous nous y décider. Cela ne peut pas continuer comme cela. Il faut que je parle sérieusement avec papa, – s'il n'est pas trop tard. Et il sera, il sera temps encore. Pourquoi ne l'ai-je pas déjà fait ? On résout tout chez nous avec des plaisanteries et personne n'a envie de plaisanter. Au fond l'un craint l'autre, et chacun est seul. Maman est seule, parce qu'elle n'est pas assez intelligente et qu'elle ne sait rien de personne, ni de moi, ni de Rudi, ni de papa. Mais elle ne s'en aperçoit pas et Rudi ne s'en aperçoit pas non plus. C'est un gentil garçon, élégant. Mais à vingt et un ans, il promettait davantage. Cela lui fera du bien d'aller en Hollande. Mais où irai-je, moi ? Je voudrais m'en aller en voyage et pouvoir faire ce qui me plaît. Si papa file en Amérique, je l'accompagne. Je crois bien que je divague... Le portier me prendra pour une folle, me voyant assise sur le dossier du fauteuil et les yeux fixés en l'air. Je vais allumer une cigarette. Où donc est mon étui ? En haut. Mais où ? J'ai mis le véronal près du linge. Mais où ai-je mis l'étui ? Voilà Sissy et Paul. Oui, il faut enfin qu'elle change pour le « dîner », autrement ils auraient continué à jouer dans le noir. – Ils ne me voient pas. Qu'est-ce qu'il lui dit donc ? Pourquoi rit-elle si stupidement ? Ce serait drôle d'envoyer une lettre anonyme à son mari à Vienne. Serais-je capable d'une chose pareille ? Jamais ! Qui sait ? Maintenant ils m'ont vue. Je les salue. Elle est furieuse de me voir si jolie. Comme elle paraît embarrassée !

« *Comment, Else, vous êtes déjà prête pour le dîner ?* » – Voilà qu'elle dit « dîner » et non « dîner ». Elle n'est même pas conséquente. – « Comme vous voyez, madame Sissy. » – « *Tu es vraiment ravissante, Else, j'ai une grande envie de te faire la cour.* » – « Ne te dérange pas pour si peu, Paul, donne-moi plutôt une cigarette. » – « *Mais, avec délices !* » – « Merci bien. Comment votre *single* a-t-il fini ? » – « *Madame Sissy m'a battu trois fois de suite.* » – « *Il faut dire qu'il était distrait. Savez-vous du reste, Else, que le prince héritier de Grèce doit arriver demain ?* » – Que m'importe le prince héritier de Grèce ? « Ah, vraiment ? » Ah ! Dieu, Dorsday avec madame

Winaver ! Ils saluent. Ils passent. J'ai mis trop d'empressement à leur rendre leur salut. Tout autrement que je ne fais d'habitude. Oh, quelle créature je suis ! – « *Ta cigarette s'est éteinte, Else ?* » – « Alors, donne-moi encore du feu. Merci. » – « *Votre châle est très joli, Else. Avec cette robe noire, il vous va merveilleusement. Du reste, moi aussi, je dois aller me changer.* » – Je voudrais qu'elle ne parte pas, j'ai peur de Dorsday. – « *Et à sept heures j'attends la coiffeuse. Elle est très adroite. L'hiver elle est à Milan. Alors à tantôt, Else, à tantôt, Paul.* » –

« *Mes hommages, madame.* » – « À tantôt, madame Sissy. » – Voilà qu'elle est partie. Heureusement que Paul au moins reste là. « *Puis-je rester un moment près de toi, Else, ou bien est-ce que je te dérange dans tes rêves ?* » – « Pourquoi dans mes rêves ? peut-être dans mes réalités. » En somme, cela ne veut rien dire. Il ferait mieux de s'en aller. Puisqu'il faut que je parle à Dorsday. Le voilà encore toujours avec la malheureuse madame Winaver ; il s'ennuie, je le vois ; il voudrait venir me trouver. « *Y a-t-il donc des réalités dans lesquelles tu ne veux pas être dérangée ?* » – Que dit-il là ? Qu'il aille au diable ! Pourquoi est-ce que je lui souris avec coquetterie ? Ce n'est pourtant pas à lui que cela s'adresse. Dorsday me regarde du coin de l'œil. Où suis-je ? où suis-je ? – « *Qu'as-tu donc aujourd'hui, Else ?* » – « Que veux-tu donc que j'aie ! » – « *Tu es mystérieuse, diabolique, ensorcelante* » – « Ne dis pas de bêtises, Paul. » – « *On pourrait littéralement devenir fou à te regarder.* » – Qu'est-ce qui le prend ? Comment me parle-t-il ? Il est très bien. La fumée de ma cigarette se prend dans ses cheveux. Mais je ne peux rien faire de lui maintenant. – « *Tu as l'air de ne pas me voir. Pourquoi donc, Else ?* » – Je ne réponds rien du tout. Je ne peux rien faire de lui maintenant. Je fais ma figure la plus détestable. Surtout pas de conversation en ce moment ! – « *Tes pensées sont tout à fait ailleurs.* » – « Cela se pourrait. » Il n'existe pas pour moi. Dorsday s'aperçoit-il que je l'attends ? Je ne regarde pas de son côté mais je sais qu'il nous regarde. – « *Donc, au revoir, Else.* » – Dieu soit loué ! Il me baise la main. Il ne le fait jamais ! – « Adieu, Paul. » – D'où me vient cette voix tendre ? Le voilà qui s'en va, ce charlatan. Probablement il faut qu'il s'entende encore avec Sissy pour cette nuit. Je vous souhaite du plaisir. Je m'enveloppe de mon châle, je me lève, je vais devant l'hôtel. Il fera évidemment un peu frais déjà. Dommage que mon manteau... Ah, mais je l'ai déposé ce matin dans la loge du portier. Je sens le regard de Dorsday sur ma nuque, à travers le châle. Madame Winaver monte maintenant dans sa chambre. Comment puis-je le savoir ? Télépathie. « S'il vous plaît, portier... » – « *Mademoiselle désire son manteau ?* » – « Oui, je vous prie.

» — « *Déjà un peu fraîches les soirées, Mademoiselle. Chez nous, cela vient si subitement.* »
« Merci. » Dois-je vraiment aller devant l'hôtel ? Bien sûr, pourquoi pas ? Tout au moins, ici, près de la porte. En ce moment tout le monde arrive. Le monsieur au pince-nez en or. Le grand blond au gilet vert. Tous me regardent. Jolie, cette petite Genevoise. Non, elle est de Lausanne. En somme il ne fait pas si frais que cela !

« *Bonsoir, mademoiselle Else.* » — Oh, mon Dieu, c'est lui. Je ne dis rien de papa. Pas un mot. Seulement après dîner. Ou bien, je pars demain pour Vienne. J'irai moi-même chez le docteur Fiala. Pourquoi n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Je me retourne avec un visage comme si je ne savais pas que c'est Dorsday qui se trouve derrière moi. « Ah, monsieur de Dorsday ? » — « *Voulez-vous encore faire une petite promenade, mademoiselle Else ?* » — « Pas précisément une promenade, seulement quelques pas avant le dîner. » — « *Il y a presque encore une heure jusque-là.* » — « Vraiment ? » — Il ne fait pas du tout frais ici ! Les montagnes sont bleues. Ce serait drôle, s'il me demandait ma main tout à coup. « *Il n'y a vraiment pas un plus beau coin au monde que celui-ci.* » — « Vous trouvez, monsieur de Dorsday ? Mais ne me dites pas que l'air est comme du champagne. » — « *Non, mademoiselle Else, je ne dis cela qu'à partir de 2.000 mètres. Et ici nous sommes à peine à 1.650 audessus du niveau de la mer.* » — « Est-ce que cela fait une si grande différence ? » — « *Mais évidemment ! Avez-vous déjà été en Engadine ?* » — « Non, encore jamais. Donc, là, l'air est vraiment comme du champagne ? » — « *On le dirait presque. Mais le champagne n'est pas ma boisson préférée. J'aime mieux cette contrée-ci. Ne serait-ce qu'à cause de ses forêts splendides.* » — Comme il est ennuyeux ! Est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas ? Il ne sait visiblement pas au juste que me dire. Avec une femme mariée cela serait plus simple. On dit une petite inconvenance et la conversation continue. — « *Vous restez encore quelque temps ici à San Martino, mademoiselle Else ?* » — C'est idiot. Pourquoi est-ce que je le regarde si coquettement ? Et déjà il sourit de cette certaine manière. Non ! que les hommes sont bêtes ! — « Cela dépend en partie des dispositions de ma tante. » — Ce n'est pas vrai du tout. Je peux très bien partir seule pour Vienne. — « Probablement jusqu'au dix. » — « *Votre maman est sans doute encore à Gmunden ?* » — « Non, monsieur de Dorsday. Elle est déjà à Vienne. Déjà depuis trois semaines. Papa aussi est à Vienne. Il s'est à peine donné huit jours de vacances cette année. Je crois que le procès Erbesheimer lui donne beaucoup de travail. » — « *Je le pense bien. Mais votre papa est sans doute le seul qui puisse sauver*

Erbesheimer... C'est déjà un succès considérable que la poursuite ait pu se transformer en affaire civile. » Cela est bien, très bien. « Je suis bien contente, que vous aussi, vous ayez un bon pressentiment. » – « *Pressentiment ? En quel sens ?* » – « Oui, que papa gagnera ce procès pour Erbesheimer. » – « *Cela, je ne saurais précisément l'assurer.* » – Comment ? serait-ce déjà une retraite ? Il n'y réussira pas. « Oh, moi, je crois aux pressentiments. Pensez donc, monsieur de Dorsday, aujourd'hui justement j'ai reçu une lettre de la maison. » – Ce n'était pas très adroit. Il fait une tête un peu étonnée. Mais continuons ; ne pas défaillir ! C'est un bon vieil ami de papa. En avant ! En avant ! Maintenant ou jamais. – « Monsieur de Dorsday, vous venez de parler si gentiment de papa, – ce serait vraiment vilain à moi de n'être pas tout à fait franche avec vous. » Pourquoi ces yeux ronds ? Je crois bien qu'il se doute de quelque chose. Allons-y, allons-y ! « Eh bien, cette lettre me parle aussi de vous, monsieur de Dorsday. Et c'est une lettre de maman. » – « *Ah !* » – « Une lettre bien triste au fond. Vous n'ignorez pas dans quelle situation nous nous trouvons, monsieur de Dorsday ? » – Oh ! ciel ! voilà que j'ai des larmes dans la voix ! En avant, en avant maintenant ! Il n'y a plus moyen de reculer. Dieu merci. « Bref, monsieur de Dorsday, nous voilà encore une fois au bout. » Maintenant, il voudrait pouvoir disparaître. « Il s'agit... d'une bagatelle. Vraiment rien que d'une bagatelle, monsieur de Dorsday. Et pourtant, d'après ce que me dit maman, tout est en question. » Je parle d'une façon stupide. « *Mais calmez-vous donc, mademoiselle Else.* » Il m'a dit cela gentiment. Mais il n'avait pas besoin pour cela de toucher mon bras. « *Mais qu'y a-t-il donc, mademoiselle Else ? Que vous dit cette triste lettre de votre maman ?* » – « Monsieur de Dorsday, papa... – mes genoux tremblent, – maman m'écrit que papa... » – « *Mais, mon Dieu, Else, qu'avez-vous donc ? Ne voulez-vous pas plutôt... voici un banc. Puis-je vous mettre votre manteau ? Il fait un peu frais.* » – « Merci, monsieur de Dorsday ; oh, ce n'est rien, vraiment rien ! » Là, me voilà, tout à coup sur ce banc. Quelle est cette dame qui passe ? Je ne la connais pas. Si seulement il ne me fallait pas continuer à parler ! Comme il me regarde ! Comment pouvais-tu me demander cela, papa, tu n'as pas bien fait, papa. Mais maintenant ça y est. J'aurais dû attendre que le dîner fût passé. – « *Eh bien, mademoiselle Else ?* » – Son monocle pendille. Ça a l'air sot ! Dois-je lui répondre ? Il faut bien. Eh bien, vite, pour en finir ! Qu'est-ce que je risque ? C'est un ami de papa. « Mon Dieu, monsieur de Dorsday, vous êtes un vieil ami de notre maison. » J'ai très bien dit cela. « Et cela ne vous surprendra probablement pas, si je vous raconte que papa se trouve encore dans une

situation bien fâcheuse. » Quel son étrange a ma voix. Est-ce bien moi qui parle ? Est-ce peut-être un rêve ? Je pense que ma figure n'est pas non plus ma figure de tous les jours. « *À vrai dire, cela ne me surprend pas trop. Sur ce point vous avez raison, chère mademoiselle Else, – quoique je le regrette infiniment.* » – Pourquoi mes regards vont-ils vers lui si suppliants ? Sourire, sourire, là, ça va aller. – « *Je sens pour votre papa une si sincère amitié, et pour vous tous.* » Il ne faut pas qu'il me regarde ainsi, c'est très inconvenant. Je vais lui parler autrement, sans sourire. Je dois me conduire plus dignement. – « Eh bien, monsieur de Dorsday, l'occasion se présente de prouver votre amitié pour mon père. » Dieu merci, j'ai retrouvé ma voix ordinaire ! « C'est qu'il paraît, monsieur de Dorsday, que tous nos parents et amis... la plupart ne sont pas encore à Vienne... Sans cela maman n'aurait probablement pas eu l'idée... L'autre jour j'ai parlé par hasard dans ma lettre à maman, de votre présence à Martino... entre autres choses, naturellement. » – « *J'ai bien pensé tout de suite, mademoiselle Else, que je n'ai pas été le seul sujet de correspondance avec votre maman.* » – Pourquoi presse-t-il ses genoux contre les miens en se tenant debout devant moi ? Bah ! je laisse faire. Qu'importe ! Quand on s'est déjà abaissée comme cela... – « Voilà l'affaire. C'est le docteur Fiala qui, cette fois-ci, semble faire le plus de difficultés à papa. » – « *Ab ! le docteur Fiala.* » – Il sait apparemment aussi ce qu'il doit penser de ce Fiala. « Oui, le docteur Fiala. Et la somme en question devrait être payée le cinq, c'est-à-dire après-demain midi, ou plutôt, il faut qu'elle soit entre ses mains si le baron Høning ne... oui, pensez donc... le baron a fait venir papa, en particulier, car il l'aime beaucoup. » – Pourquoi donc est-ce que je parle de Høning ? ce n'aurait pas du tout été nécessaire. – « *Vous voulez dire par là, Else, qu'autrement une arrestation serait inévitable.* » – Pourquoi dit-il cela aussi crûment ? Je ne réponds pas, je ne fais rien qu'un signe d'assentiment. « Oui. » Voilà tout de même que j'ai dit oui. – « *Hem ! ça c'est en effet... mauvais, ça c'est vraiment très... Cet homme si doué, cet homme de génie. Et de quelle somme s'agit-il donc, mademoiselle Else ?* » – Pourquoi sourit-il ? Il trouve que c'est mauvais et il sourit. Que veut dire ce sourire ? Que le chiffre lui est égal ? Et s'il me dit non ! Je me tue, s'il dit non. Alors, je dois dire la somme. « Comment, monsieur de Dorsday, je n'ai pas encore dit combien ? Un million. » – Pourquoi lui ai-je dit cela ? Est-ce vraiment le moment de plaisanter ? Mais, quand je lui dirai de combien moins il s'agit, il sera content. Comme il écarquille les yeux ! Si c'était un million, croirait-il sérieusement que papa pourrait lui... « Excusez, monsieur de Dorsday, si je viens en ce moment de plaisanter. En vérité, je n'ai pas du tout

envie de plaisanter. » – Oui, oui, presse tes genoux contre les miens, puisque tu peux te le permettre. – « Il ne s'agit pas d'un million, naturellement ; ce ne sont que trente mille florins, monsieur de Dorsday, qui doivent être entre les mains du docteur Fiala après-demain à midi. Oui, maman m'écrit que papa a fait toutes sortes d'efforts, mais, comme je vous l'ai déjà dit ; les parents à qui on aurait pu s'adresser ne sont pas à Vienne. » – Oh ! mon Dieu, comme je m'abaisse ! – « Autrement papa n'aurait bien sûr pas eu l'idée de s'adresser à vous, ou plutôt de me charger... » – Pourquoi est-ce qu'il se tait ? Pourquoi ce visage sans expression ? Pourquoi ne dit-il pas oui ? Où est le carnet de chèques et le stylo ? Pour l'amour de Dieu, il ne dira pourtant pas non ? Dois-je me jeter à genoux devant lui ? Oh ! mon Dieu !

« *Vous dites le cinq, mademoiselle Else ?* » – Dieu merci, il parle. « Parfaitement, après-demain, monsieur de Dorsday, à midi. Je crois qu'il faudrait..., il est trop tard pour arranger cela par lettre. » – « *Bien sûr, mademoiselle Else. Il faudrait que par télégramme nous...* » – « Nous », cela c'est bien, cela est très bien. – « *Du reste, c'est là le moins important. Combien disiez-vous, Else ?* » – Mais il l'a bien entendu, pourquoi me tourmente-t-il ? – « Trente mille, monsieur de Dorsday. En vérité, une somme ridicule. » Pourquoi ai-je dit cela ? Que c'est stupide ! Mais il sourit. Petite sottise, pense-t-il. Il sourit assez gentiment. Papa est sauvé. Il lui aurait tout aussi bien prêté cinquante mille et nous aurions pu acheter un tas de choses. J'aurais eu des chemises neuves. – Ah, comme je suis basse ! Voilà ce que l'on devient. – « *Pas tout à fait aussi ridicule, mon enfant...* » – Pourquoi dit-il « mon enfant » ? – Est-ce bon ou mauvais ? « *... que vous vous le représentez. Même trente mille florins veulent être gagnés.* » – « Excusez, monsieur de Dorsday, ce n'est pas cela que je voulais dire. Je pensais seulement combien il était triste que papa, à cause d'une somme pareille, à cause d'une pareille bagatelle... » – Mon Dieu, voilà que je m'embrouille encore. – « Vous n' imaginez pas, monsieur de Dorsday, quoique vous sachiez un peu ce qui se passe chez nous, combien il est affreux pour moi et surtout pour maman... » Il pose un pied sur le banc. Trouve-t-il cela de bon goût ? – ou bien quoi ? – « *Oh, je me l'imagine bien, chère Else !* » Comme sa voix a un timbre différent, singulier. « *Et j'ai souvent pensé : Dommage, dommage, que cet homme génial se perde !* » Pourquoi dit-il « dommage ! » Ne veut-il pas lâcher l'argent ? Non, il le dit seulement dans un sens général. Pourquoi ne dit-il pas enfin oui ? Ou considère-t-il que c'est une chose décidée ? Comme il me

regarde ! Pourquoi ne continue-t-il pas à parler ? Oh, parce que les deux Hongroises passent devant nous. Maintenant il a du moins une tenue plus convenable, son pied ôté du banc. Sa cravate est trop voyante pour un monsieur d'un certain âge. Est-ce sa maîtresse qui a fait ce choix ? Rien de distingué, « entre nous », écrit maman. Trente mille florins ! Mais je lui souris. Pourquoi donc est-ce que je souris ? Oh, je suis lâche. « *Et si l'on pouvait seulement croire, ma chère mademoiselle Else, que cette somme servirait vraiment à quelque chose ? Mais je vous le dis à vous qui êtes une personne si intelligente, Else, à quoi bon ces trente mille florins ? Une goutte d'eau dans la mer.* » Mon Dieu, il ne veut pas lâcher l'argent. Il ne faut pas que j'aie l'air si effrayé. C'est le moment décisif. Maintenant il faut que je dise quelque chose de raisonnable et d'énergique. « Oh, non, monsieur de Dorsday, cette fois-ci, ce n'est pas une goutte d'eau dans la mer. Le procès Erbesheimer est imminent ne l'oubliez pas, monsieur de Dorsday, et il est pour ainsi dire gagné. Vous aviez cette impression-là vous-même, monsieur de Dorsday. Et papa a encore d'autres procès. Et puis, j'ai l'intention – n'en riez pas, monsieur de Dorsday – de parler très sérieusement à papa. Il a confiance en moi. Je peux dire, que si jamais quelqu'un peut l'influencer, c'est encore moi... » – « *Vous êtes vraiment une créature touchante, délicieuse, mademoiselle Else.* » Sa voix a encore ce timbre étrange. Je déteste quand la voix des hommes a ce timbre-là. Chez Fred non plus, je n'aime pas cela. « *Une créature délicieuse, effectivement.* » Pourquoi dit-il « effectivement » ? C'est un peu poncif. On ne dit plus cela qu'à la comédie. « *Mais, même si je voulais partager votre optimisme... quand on se trouve une fois dans une mauvaise voie...* » – « Non, monsieur de Dorsday, on en sortira. Si je ne croyais pas en mon père, si je n'étais pas tout à fait convaincue que ces trente mille florins... » – Je ne sais pas ce que je peux dire encore. Je ne peux pourtant pas les mendier. Il réfléchit, visiblement. Peut-être ne sait-il pas l'adresse de Fiala ? Absurde ! La situation est impossible. J'ai l'air d'une âme en peine. Il est planté devant moi, il visse son monocle à mon front et se tait. Je vais me lever maintenant, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Je ne me laisserai pas traiter ainsi. Papa n'a plus qu'à se tuer. Moi aussi, je me tuerai. Une honte que cette vie ! Le mieux serait de se jeter du haut de ce rocher et tout serait fini. Tant pis pour vous tous. Je me lève. « *Mademoiselle Else.* » – « Excusez-moi, monsieur de Dorsday, si, dans de telles circonstances, je vous ai dérangé. Je comprends très bien votre attitude négative. » Voilà, c'est fini, je m'en vais. « *Restez, mademoiselle Else.* » – Il me dit de rester ? Pourquoi rester ? Il donne l'argent. Oui. Pour sûr. Il est forcé. Mais

je ne m'assieds plus. Je reste debout comme si ce n'était que pour une demi-seconde. Je suis un peu plus grande que lui. « *Vous n'avez pas attendu ma réponse, Else. J'ai déjà eu une fois l'occasion – excusez, Else, si j'en parle en ce moment,...* » Il ne devrait pas dire si souvent « Else ». – « *de tirer votre père d'un embarras. C'était une somme encore plus... ridicule que celle-ci, et je ne me flattais nullement de l'espoir de jamais la revoir. Il n'y aurait donc aucune raison de refuser cette fois-ci mon aide. Et quant au surplus une jeune fille comme vous... quand vous-même, Else, vous présentez à moi comme solliciteuse...* » Où veut-il en venir ? Le « timbre » n'y est plus. Ou il y est différemment ! Mais comment me regarde-t-il ? Qu'il fasse attention ! « *Donc, Else, je suis prêt à... le docteur Fiala aura après-demain à midi les trente mille florins... à une condition.* » – Il ne faut pas qu'il aille plus loin, il ne faut pas. « Monsieur de Dorsday, moi, moi personnellement, je garantis que mon père vous rendra cette somme, dès

qu'Erbesheimer lui aura payé ses honoraires. Les Erbesheimer n'ont encore rien payé du tout. Pas même un acompte. Maman elle-même m'écrit... » – « *Laissez donc, Else, on ne doit jamais se porter garant de personne, – pas même de soi-même.* » – Que veut-il ? Sa voix vibre encore. Jamais quelqu'un ne m'a regardée comme cela. Je soupçonne où il veut en venir. Malheur à lui ! « *Aurais-je cru possible, il y a seulement une heure, que jamais dans un cas pareil, il me viendrait à l'esprit de poser une condition ? Et pourtant je le fais. Oui, Else, on n'est au bout du compte qu'un homme et ce n'est pas de ma faute si vous êtes si belle, Else.* » Que veut-il ? Que veut-il ? « *Peut-être vous en aurais-je demandé autant aujourd'hui ou demain, sans que vous attendiez de moi un million, pardon, trente mille florins. Mais, évidemment, dans d'autres circonstances, vous ne m'auriez sans doute pas accordé la faveur d'un si long tête-à-tête.* » – « Oh, je vous ai vraiment retenu trop longtemps, monsieur de Dorsday. » – Cela était bien dit, Fred en serait satisfait. Qu'y a-t-il ? Il me saisit la main ? Qu'est-ce qui le prend ? « *Ne le savez-vous donc pas depuis longtemps, Else ?* » – Qu'il lâche ma main ! La voilà libre, Dieu merci ! Pas si près, pas si près. « *Vous ne seriez pas femme, Else, si vous ne vous en étiez pas aperçue. Je vous désire⁵.* » Il aurait aussi bien pu le dire en allemand, monsieur le vicomte. « *Dois-je en dire davantage ?* » – « Vous en avez déjà trop dit, monsieur de Dorsday. » – Et je suis encore là. Pourquoi donc ? Je pars, je pars sans saluer. – « *Else ! Else !* » – Le voilà encore près de moi. « *Pardonnez-moi, Else, moi aussi j'ai plaisanté, exactement comme vous tout à l'heure avec le million. Ma demande à moi non plus n'est pas si forte... que vous avez eu l'air de le craindre, – il faut que je le dise à mon regret, – de sorte que moins d'exigence vous*

surprendra peut-être agréablement. Je vous en prie, arrêtez-vous donc, Else. » – Et je m'arrête vraiment. Pourquoi donc ? Nous voilà en face l'un de l'autre. N'aurais-je pas dû simplement le gifler ? N'en serait-il plus temps ? Voilà les deux Anglais qui passent. Ce serait le moment. Justement devant eux. Pourquoi ne le fais-je pas ? Je suis lâche, je suis brisée, je suis humiliée. Que va-t-il vouloir maintenant au lieu du million ? Un baiser peut-être ? On pourrait s'entendre là-dessus. Un million est à trente mille comme... Certaines proportions sont drôles. « *Si jamais vous avez besoin d'un million, Else, – à vrai dire, je ne suis pas un homme riche, – alors nous verrons. Pour cette fois-ci, je veux être modeste, comme vous. Et pour cette fois, je ne veux rien d'autre, Else, que... vous voir.* » – Est-il fou ? Il me voit bien. Ah ! c'est ainsi qu'il l'entend, ainsi ! Pourquoi ne pas le frapper au visage ? Ce gredin. Ai-je rougi, ai-je pâli ? C'est nue que tu veux me voir ! Il y en a d'autres. Je suis belle, quand je suis nue. Pourquoi ne pas le frapper au visage. Sa figure me paraît énorme. Pourquoi si près que ça, gredin ? Je ne veux pas de ton haleine sur ma joue. Pourquoi ne pas le planter là, tout simplement ? Est-ce son regard qui me retient ? Nous nous regardons comme des ennemis mortels. Je voudrais lui dire : gredin ! Mais je ne peux pas. Ou est-ce que je ne veux pas ? « *Vous me regardez, Else, comme si j'étais fou. Je le suis peut-être un peu, car vous répandez un charme, Else, dont peut-être vous ne vous doutez pas. Vous devez sentir, Else, que ma prière ne veut pas être une offense. Je dis prière, même si cela ressemble à s'y méprendre à un chantage. Mais je ne suis pas un maître-chanteur. Je ne suis qu'un homme, qui a eu toutes sortes d'expériences, – entre autres celle-ci que toute chose au monde a son prix et que celui qui fait cadeau de son argent, alors qu'il pourrait en tirer la contre-valeur, est un imbécile fieffé. Et... ce que je veux m'acheter cette fois-ci, Else, quoi que cela puisse valoir, vous ne serez pas plus pauvre pour me le vendre. Et que cela doive rester secret entre vous et moi, je vous le jure, Else, sur... sur tous les charmes, par lesquels en vous dévoilant vous me rendrez heureux.* » – Où a-t-il appris à parler comme cela ? Cela sort d'un livre. « *Et je vous jure aussi, que je... ne profiterai pas de la situation d'une manière qui ne soit pas prévue dans notre contrat. Je ne vous demande rien d'autre que de me permettre de rester un quart d'heure en dévotion devant votre beauté. Ma chambre se trouve au même étage que la vôtre, Else, N° 65, – facile à retenir : le joueur de tennis suédois dont vous avez parlé aujourd'hui, n'avait-il pas justement 65 ans ?* » – Il est absolument fou ! Pourquoi ne lui dis-je pas de se taire ? Je suis paralysée. – « *Mais s'il ne vous convient pas, pour une raison ou une autre, de venir me voir dans la chambre 65, Else, je vous propose une petite promenade après le dîner. Il y a dans la forêt une clairière, – je l'ai découverte l'autre jour tout à fait par hasard, à cinq minutes de notre*

hôtel. — Nous aurons une merveilleuse nuit d'été aujourd'hui, presque chaude, et le clair de lune vous ira magnifiquement. » — Il me parle comme à une esclave. Je lui crache au visage. « *Vous n'êtes pas obligée de me répondre tout de suite, Else. Réfléchissez. Après le dîner, vous aurez la bonté de me faire part de votre décision.* » — Pourquoi dit-il « faire part » ? Quel mot idiot, « faire part » ! — « *Réfléchissez en toute tranquillité. Vous sentirez peut-être que ce n'est pas simplement un marché que je vous propose.* » Et quoi donc, crapule ? « *Vous devinerez peut-être que l'homme qui vous parle est assez solitaire et pas particulièrement heureux, — et qu'il mériterait sans doute un peu d'indulgence.* » Affecté gredin ! Il parle comme un cabotin ! Ses doigts soignés ont l'air de griffes. Non, non, je ne veux pas. Pourquoi est-ce que je ne le lui dis pas ? Tue-toi, papa ! Que fait-il donc de ma main ? Mon bras est sans force. Il approche ma main de ses lèvres. Des lèvres brûlantes. Fi ! Ma main est froide. J'aurais envie de lui faire voler son chapeau de la tête. Ah ! comme ce serait drôle ! Bientôt fini d'embrasser ma main, gredin ? Les lampes à arc devant l'hôtel sont déjà allumées. Deux fenêtres au troisième sont ouvertes. Celle où le rideau bouge, c'est la mienne. Quelque chose a l'air de briller sur mon armoire. Il n'y a rien dessus, ce ne sont que les ornements de cuivre. « *Alors, au revoir, Else.* » Je ne réponds rien. Je ne bouge pas. Il me regarde dans les yeux. Mon visage est impénétrable. Il ne sait rien. Il ne sait pas si je viendrai ou pas. Je ne le sais pas non plus. Je sais seulement que tout est fini. Je suis à moitié morte. Le voilà qui s'en va. Il est un peu courbé. Gredin ! Il sent mon regard sur sa nuque. Qui salue-t-il donc ? Deux dames. Il les salue comme s'il était un marquis. Il faut que Paul le provoque et le tue. Ou bien Rudi. Que peut-il bien croire ? L'insolent ! Non, jamais. Papa, il ne te reste qu'à te suicider. — Ces deux-là reviennent sûrement d'une excursion. Ils sont bien tous deux, lui et elle. Ont-ils encore le temps de changer avant le dîner ? Ils sont sûrement en voyage de noces, ou peut-être pas mariés du tout. Moi je ne ferai jamais un voyage de noces. Trente mille florins. Non, non, non ! N'y a-t-il donc pas trente mille florins pour moi au monde ? J'irai chez Fiala. J'arriverai encore à temps. Grâce, grâce, monsieur Fiala. — Avec plaisir, mademoiselle. Donnez-vous la peine d'entrer dans ma chambre à coucher. — Rends-moi ce service, Paul, demande trente mille florins à ton père. Dis que tu les as perdus au jeu et que, sans cela, il faut que tu te loges une balle dans la tête. — Volontiers, chère cousine. Ma chambre est au numéro tant. Je t'attends à minuit. Oh, monsieur de Dorsday, que vous êtes modeste ! Provisoirement. Maintenant il s'habille. Le smoking.

Allons, décidons-nous. Prairie au clair de lune, ou chambre N° 65 ? Va-t-il m'accompagner dans la forêt en smoking ?

Il y a encore du temps jusqu'au dîner. Promenons-nous un peu et réfléchissons tranquillement. Je suis un vieil homme solitaire. Ha ! ha ! Quel air divin, comme du champagne. Il ne fait plus du tout frais. – Trente mille... Trente mille... Je dois faire en ce moment très bon effet dans ce vaste paysage. Dommage qu'on ne rencontre plus personne !

Je crois bien que ce monsieur, là-bas au bord de la forêt, me trouve à son goût. Oh, monsieur, nue, je suis encore bien plus belle et cela ne coûte qu'une bagatelle, trente mille florins. Peut-être pourriez-vous amener vos amis, alors cela reviendrait moins cher. J'espère que vos amis sont de beaux garçons, plus jeunes et mieux faits que monsieur de Dorsday ? Connaissez-vous monsieur de Dorsday ? C'est un gredin. Un gredin accompli !...

Réfléchir, réfléchir... Il s'agit d'une vie humaine. De la vie de papa. Mais non, il ne se tuera pas. Il préférera se faire mettre en prison. Trois années de prison, ou bien cinq. Il vit depuis cinq ou dix ans dans cette peur perpétuelle... Les biens de mineurs... Et maman de même. Et moi enfin aussi. Devant qui faudra-t-il que je me déshabille la prochaine fois ? Ou bien, pour plus de simplicité nous en tiendrons-nous à monsieur Dorsday ? Puisque la maîtresse qu'il a en ce moment n'est rien de remarquable « entre nous ». Je lui plairais sans doute davantage. Ce n'est pas du tout certain que je sois plus distinguée. Ne vous donnez pas des airs, mademoiselle Else, je pourrais raconter des histoires sur votre compte... Un certain rêve, par exemple, que vous avez déjà fait trois fois – et celui-là vous ne l'avez même pas raconté à votre amie Berthe. Et pourtant, elle peut en entendre ! Et que s'est-il passé cette année-ci à Gmunden, ma distinguée demoiselle, à six heures du matin sur votre petit balcon ? N'avez-vous peut-être pas observé les deux jeunes gens qui vous ont regardée de leur barque ? Il est vrai que du lac ils n'ont pas pu détailler mes traits. Mais ils ont très bien vu que j'étais en chemise. Et j'en étais contente. Plus que contente. J'étais comme grisée. Mes deux mains ont glissé le long de mes hanches, et vis-à-vis de moi-même j'ai fait semblant d'ignorer qu'on me regardait. Et la barque n'a pas bougé. Voilà ce que je suis, moi, ce que je suis. Oui, une vicieuse.

Tous ils le flairent. Paul aussi le flaire. Puisqu'il est gynécologue. Et le lieutenant de marine l'a aussi flairé et le peintre aussi. Il n'y a que Fred, ce bon garçon, qui ne s'aperçoit de rien. C'est aussi pourquoi il m'aime. Mais justement, devant lui, je ne voudrais pas me trouver nue, non, non, jamais. Je n'y trouverais aucun plaisir. J'aurais honte. Mais devant le filou à la tête de Romain, avec quel plaisir ! C'est devant lui que je l'aimerais le mieux. Même s'il fallait mourir aussitôt après. Mais il n'est pas nécessaire du tout de mourir aussitôt. On y survit. Berthe en a vu bien d'autres. Sissy est sûrement aussi toute nue, quand Paul se glisse chez elle, le long des couloirs. Comme moi je me glisserai cette nuit chez monsieur de Dorsday.

Non, non. Je ne veux pas. N'importe qui plutôt que lui ; Paul, si on veut. Ou bien, j'en choisis un ce soir à dîner. Tout m'est égal. Mais je ne peux pourtant pas dire à l'un et à l'autre, que je veux pour cela trente mille florins. Alors je serais comme une de ces filles de la Kaerntnerstrasse. Non, je ne me vends pas. Jamais. Jamais, je ne me vendrai. Je me donne. Oui, si un jour, je rencontre celui que j'attends, je me donne. Mais je ne me vends pas. Je veux bien être une vicieuse, mais pas une fille. Vous vous êtes trompé, monsieur de Dorsday. Et papa aussi. Oui, il s'est trompé. Il doit avoir prévu les choses. Il connaît les hommes. Il connaît aussi M. de Dorsday. Il a bien dû savoir que ce M. de Dorsday ne ferait rien pour rien. Il aurait pu télégraphier, ou venir lui-même. Mais comme ça, c'est plus commode et plus sûr, n'est-ce pas, papa ? Quand on a une si jolie fille, pourquoi faudrait-il aller en prison ? Et maman, sottre comme elle est, s'installe et écrit la lettre. Papa ne s'y est pas risqué, lui. Voilà qui aurait dû m'avertir. Mais ça ne vous réussira pas. Non, tu as trop spéculé sur ma tendresse filiale, papa. Tu as trop compté que je subirais n'importe quelle saleté plutôt que t'abandonner aux suites de ta légèreté criminelle. Ah oui, tu es un génie. M. de Dorsday le dit, tout le monde le dit. Mais à quoi cela me sert-il ? Fiala est un zéro. Mais il ne détourne pas des biens de mineurs ; même Waldheim ne peut être comparé à toi... Qui donc disait cela ? Ah oui, le docteur Froriep. Un génie, votre papa. – Et moi je ne l'ai entendu plaider qu'une seule fois ! – L'année dernière à la cour d'assises... – Pour la première et la dernière fois ! Superbe ! Les larmes me coulaient sur les joues. Et le misérable qu'il défendait a été acquitté. Ce n'était peut-être pas un misérable. Il n'avait fait que voler, il n'avait pas détourné des biens de mineurs pour jouer au baccara et à la Bourse. Et maintenant papa lui-même se trouvera

devant les jurés. On le mettra dans tous les journaux. Second jour des débats, troisième jour des débats ; le défenseur se lève pour la réplique. Qui plaidera sa cause ? Pas un génie. Rien ne pourra le sauver. Coupable à l'unanimité ! Condamné à cinq ans. Vêtement de forçat. Cheveux ras. On peut aller le voir une fois par mois. Je m'y rends en troisième, avec maman. Car nous n'avons pas d'argent. Personne ne nous en prête. Petit logement dans la Lerchenfelderstrasse, comme celui de cette couturière chez qui je suis ailée il y a dix ans. Nous lui apporterons quelque chose à manger. Mais comment ça ? – nous n'aurons rien nous-mêmes. L'oncle Victor nous versera une rente. Trois cents florins par mois. Rudi sera en Hollande chez les Vanderhulst – si on veut encore de lui. Les enfants du forçat. Roman-feuilleton en trois volumes ! Papa nous reçoit dans son vêtement rayé de forçat. Il n'a pas l'air fâché, mais triste. Il ne sait pas avoir l'air fâché. – Else, dans le temps, si tu m'avais procuré l'argent..., voilà ce qu'il pensera bien, mais il ne le dira pas. Il n'aura pas le cœur de me faire des reproches. Il est si bon, mais d'une légèreté incroyable. Son malheur, c'est le jeu. Il n'y peut rien, c'est une sorte de folie. Peut-être va-t-on l'acquitter comme fou. C'est comme cette lettre, et peut-être n'y avait-il pas réfléchi. Il ne lui est peut-être pas du tout venu à l'idée que Dorsday pourrait saisir l'occasion et me demander une ignominie pareille. Il est un bon ami de la maison, il a une fois déjà prêté huit mille florins à papa. Comment admettre qu'un homme soit capable d'une chose pareille ? Certainement auparavant, papa aura tout essayé. Oh ! par quoi a-t-il dû passer avant de décider maman à m'écrire cette lettre ! Il est allé de l'un à l'autre, de Warsdorf à Burin, de Burin chez Wertheimstein et Dieu sait chez qui encore. Il aura été chez l'oncle Charles. Et tous se sont défilés. Tous ceux qui se disaient ses amis. Et maintenant c'est Dorsday son espoir, son dernier espoir. Et si l'argent ne vient pas, il se tuera. Naturellement qu'il se tuera ! il ne va pas se laisser mettre en prison. Instruction, débats, cour d'assises, prison, vêtements de forçat. Non, non ! Quand le mandat d'arrêt arrivera, il se fera sauter la cervelle ou se pendra. Le corps pendra à la croisée. On le fera dire de la maison vis-à-vis ; le serrurier devra forcer la porte et moi je serai cause de tout. Et en ce moment-ci il se trouve avec maman dans la même chambre où il se sera pendu après-demain, et fume un havane. D'où les tire-t-il toujours, ces havanes ? Je l'entends parler, tâchant de calmer maman : « Tu peux être tranquille, Dorsday enverra la somme. Pense donc que, par mon intervention, je lui ai sauvé cet hiver une grosse somme. Et puis le procès Erbesheimer... » Vraiment, je

l'entends parler. C'est de la télépathie ! Étrange. Je vois aussi Fred en ce moment. Il traverse le jardin public avec une jeune personne ; il passe devant le Casino. Elle porte une blouse bleu pâle et des souliers clairs, et elle est un peu enrouée. Je suis absolument sûre de tout cela. Quand j'irai à Vienne, je demanderai à Fred s'il a été le 3 septembre entre sept heures et demie et huit heures du soir avec son amie au jardin public.

Mais où vais-je donc ? Qu'est-ce qui me prend ? Il fait presque nuit. Comme c'est beau et tranquille ! Personne nulle part. Ils sont tous à dîner. Télépathie ? Non, ce n'est pas de la télépathie. J'ai entendu le gong tout à l'heure. Où est donc Else ? se demandera Paul. Tous s'apercevront que je ne suis pas là pour l'entrée. Ils enverront quelqu'un me chercher dans ma chambre. Qu'a-t-elle donc, Else ? Elle qui est généralement si exacte ? Et les deux messieurs près de la fenêtre penseront : où est-elle donc ce soir la belle jeune fille aux cheveux fauves ? Et M. de Dorsday sera pris de peur. Il est sûrement lâche. Ne vous inquiétez pas, monsieur de Dorsday, il ne vous arrivera rien. Je vous méprise tant ! Si je voulais, demain soir, vous seriez un homme mort. Je suis sûre que Paul se battrait avec lui si je lui racontais la chose. Je vous fais cadeau de votre vie, monsieur de Dorsday.

Comme les prairies sont vastes et comme les montagnes sont noires ! À peine quelques étoiles. Pourtant trois ou quatre, – mais il en vient toujours plus. Et la forêt si tranquille derrière moi. C'est bon de rester un peu là sur ce banc au bord de la forêt. Si loin, si loin, l'hôtel – et quel rayonnement féérique il m'envoie ! Et quels gredins s'y abritent ! Mais non, des hommes, des pauvres hommes ; ils me font tous pitié. Même la Marchesa me fait pitié, je ne sais pourquoi, et madame Winaver et la gouvernante de la petite fille de Sissy. Elle ne vient jamais à la table d'hôte, elle mange avant avec Fritz. Qu'arrive-t-il donc à Else, demande Sissy. Comment, elle n'est pas non plus dans sa chambre ? – Ils ont tous peur, à cause de moi, sûrement. Moi seule, je n'ai pas peur. Oui, me voilà à Martino di Castrozza, assise sur un banc au bord de la forêt et l'air est comme du champagne, et je crois bien que je pleure. Mais pourquoi pleurerai-je ? Il n'y a pourtant aucune raison de pleurer. Ce sont les nerfs. Il faut que je me domine. Je ne dois pas me laisser aller comme cela. Mais ce n'est pas désagréable de pleurer. Cela me fait toujours du bien de pleurer. Quand je suis allée voir à l'hôpital notre vieille gouvernante française, qui est morte peu après, j'ai aussi pleuré. Et à l'enterrement de grand'maman, et quand Berthe est

partie pour Nuremberg, et quand le petit d'Agathe est mort, et au théâtre quand on a joué la *Dame aux Camélias* j'ai pleuré aussi. Qui pleurera quand je serai morte ? Oh ! comme ça serait beau d'être morte ! Je suis en bière dans le salon, les bougies sont allumées. De longues bougies. Douze longues bougies. Le corbillard attend déjà en bas. Devant la porte, il y a des gens. Quel âge avait-elle ? Dix-neuf ans seulement ? Vraiment pas plus de dix-neuf ans ? Pensez donc, son papa est en prison. Pourquoi s'est-elle tuée ? À cause d'un amour malheureux pour un filou. Mais pas le moins du monde ! Elle allait avoir un enfant. Non, elle a fait une chute au Cimone, c'était un accident. Bonjour, monsieur Dorsday, vous rendez aussi à la petite Else les derniers honneurs ? (Petite Else, dit la vieille femme.) – Quoi donc ? Évidemment que je dois lui rendre les derniers honneurs. Je lui ai aussi causé la première honte. Oh, ça en valait bien la peine, madame Winaver, je n'ai encore jamais vu un si beau corps. Cela ne m'a coûté que trente millions. Un Rubens coûte trois fois autant. Elle s'est empoisonnée avec du hachisch. Elle voulait de belles visions, mais elle en a pris trop et elle ne s'est plus réveillée. Pourquoi donc porte-t-il un monocle rouge ce monsieur Dorsday ? À qui fait-il un signe avec son mouchoir ? Maman descend de l'escalier et lui baise la main. Fi, fi ! Voilà qu'ils chuchotent ensemble. Je ne peux rien comprendre, car je suis étendue dans mon cercueil. La couronne de violettes qui entoure mon front, vient de Paul. Les rubans tombent jusqu'à terre. Personne n'ose entrer dans la chambre. Je préfère me lever et regarder par la fenêtre. Quel grand lac bleu ! Cent bateaux à voiles jaunes. Les vagues scintillent. Tant de soleil ! Régates. Les messieurs ont tous des maillots de rameurs, les dames sont en costume de bain. C'est inconvenant. Ils s'imaginent que je suis nue. Ils sont sots ! Je porte des vêtements de deuil parce que je suis morte. Je vais vous le prouver. Je me recouche tout de suite dans mon cercueil. Où est-il donc ? Il n'est plus là. On l'a emporté, on l'a détourné. C'est pourquoi papa est en prison. Et on l'avait pourtant acquitté pour trois années. Les jurés sont tous corrompus par Fiala. Je vais maintenant aller à pied au cimetière. Comme cela maman économisera les frais d'enterrement. Nous devons nous restreindre. Je marcherai bien vite, pour que personne ne puisse me suivre. Ah, comme je sais marcher vite ! Voilà que tout le monde s'arrête et qu'on s'étonne. Comment ose-t-on regarder de cette façon quelqu'un de mort ! C'est indiscret... J'irai plutôt à travers le champ, tout bleu de myosotis et de violettes. Les officiers de marine font la haie le long de mon chemin. Bonjour, messieurs. Ouvrez la porte, monsieur le matador ! Ne me

reconnaissez-vous pas ? Mais je suis la morte... Cela ne vous oblige pas à me baiser la main. Où donc est mon caveau ? L'a-t-on aussi détourné ? Dieu merci, ce n'est pas du tout le cimetière. C'est le parc de Menton. Papa sera content que je ne sois pas enterrée. Je n'ai pas peur des serpents. Pourvu qu'aucun ne me morde au pied. Aïe !

Mais qu'est-ce donc ? où suis-je ? Ai-je dormi ? Mais oui, j'ai dormi. Même, je dois avoir rêvé. J'ai tellement froid aux pieds ! Surtout au pied droit. Comment ? Ah oui, il y a là, à la cheville, une petite déchirure à mon bas. Pourquoi suis-je encore assise dans la forêt ? On doit avoir sonné depuis longtemps pour le dîner. « Dinner. »

Oh Dieu, où étais-je donc ? J'étais bien loin d'ici. Qu'ai-je donc rêvé ? Je crois que j'étais déjà morte. Et je n'avais plus de soucis, et je n'avais plus à me casser la tête. Trente mille, trente mille... Je ne les ai pas encore. Je dois les gagner d'abord. Et me voilà toute seule au bord de la forêt. L'hôtel resplendit jusqu'ici. Il faut que je rentre. C'est affreux qu'il faille que je rentre. Mais il n'y a plus de temps à perdre. M. de Dorsday attend ma décision. La décision. La décision ! Non. Non, monsieur de Dorsday, eh bien, c'est non. Vous avez plaisanté, monsieur de Dorsday, évidemment. Oui, c'est cela que je lui dirai. Oh, c'est excellent. Votre plaisanterie n'était pas très distinguée, monsieur de Dorsday, mais je veux vous pardonner. Je télégraphierai demain matin à papa, monsieur de Dorsday, que l'argent sera à temps entre les mains du docteur Fiala. Sublime ! Voilà ce que je lui dirai. Alors il ne lui restera plus de choix. Il sera obligé d'expédier l'argent. Obligé ? Sera-t-il obligé ? Pourquoi le serait-il ? Et s'il le faisait, il se vengerait d'une manière ou d'une autre. Il s'arrangerait pour que l'argent arrive trop tard. Ou bien il enverrait l'argent et raconterait partout qu'il m'a eue. Mais non, il n'enverrait même pas l'argent. Non, mademoiselle Else, cela ne fait pas le compte. Télégraphiez à votre papa ce qu'il vous plaira, je n'envoie pas l'argent. Vous ne devez pas croire, mademoiselle Else, que je serai la dupe d'une petite fille comme vous. Moi, le vicomte d'Eperies.

Il faut que je fasse attention en marchant. Le chemin est tout à fait sombre. C'est singulier, je me sens mieux qu'avant. Rien n'a changé, et pourtant je me sens mieux. Qu'ai-je donc rêvé ? D'un matador ? Quel matador donc ? L'hôtel est quand même plus loin que je ne pensais. On sera sûrement encore à dîner. Je me mettrai tout simplement à table et je dirai que j'ai eu une

migraine et me ferai servir. Monsieur de Dorsday viendra peut-être lui-même à moi pour me dire que tout cela n'était qu'une plaisanterie. Excusez moi, mademoiselle Else, excusez la mauvaise plaisanterie, j'ai déjà télégraphié à ma banque. Mais il ne le dira pas. Il n'a pas télégraphié. Tout est au même point. Il attend. Monsieur de Dorsday attend. Non, je ne veux pas le voir. Je ne peux plus le voir. Je ne veux plus voir personne. Je ne rentre plus à l'hôtel, je ne rentre plus chez moi, je ne veux plus aller à Vienne, je ne veux aller chez personne, personne, ni chez papa, ni chez maman, ni chez Rudi, et ni chez Fred, ni chez Berthe et ni chez la tante Irène. Celle-là est encore la meilleure, elle comprendrait tout. Mais je n'ai plus rien à faire avec elle ni avec personne. Si je pouvais faire des miracles, je serais à un tout autre endroit du monde. Sur quelque superbe bateau dans la Méditerranée, mais pas seule. Avec Paul, par exemple. Oui, je pourrais très bien me figurer cela. Ou bien j'habiterais dans une villa au bord de la mer et nous serions couchés sur les marches de marbre qui descendent dans l'eau, et il me tiendrait dans ses bras et me mordrait les lèvres comme Albert a fait, il y a deux ans, au piano. L'insolent. Non. C'est encore seule que j'aimerais le mieux être couchée sur les marches de marbre au bord de la mer et attendre. Et enfin il en viendrait un, ou plusieurs, et j'aurais le choix. Et ceux que je dédaignerais, se précipitent tous de désespoir dans la mer. Ou bien, ils devront patienter jusqu'au prochain jour. Ah, que ce serait une vie délicieuse ! À quoi bon, mes épaules superbes et mes belles jambes fines ? Et dans quel but, en fin de compte, suis-je au monde ? Et ils l'auront bien mérité, tous ; ils ne m'ont élevée que pour que je me vende, d'une façon ou d'une autre. Du théâtre, ils n'ont rien voulu savoir. Ils se sont moqués de moi. Et l'année dernière, ils auraient été bien satisfaits, si j'avais voulu épouser le docteur Willomitzer qui a près de cinquante ans. Tout au plus s'ils ne m'ont pas encouragée à le faire. Là, papa a tout de même eu honte, mais maman a fait des allusions assez claires.

Comme il paraît immense l'hôtel, comme un immense château magique illuminé. Tout est immense. Les montagnes aussi. On pourrait avoir peur. Jamais elles n'ont été aussi noires. La lune n'a pas encore paru. Elle n'arrivera que juste à temps pour la représentation, pour la grande représentation sur la prairie, quand monsieur de Dorsday fera danser son esclave nue. Que m'importe ce monsieur Dorsday ? Eh là, Mademoiselle⁶ Else, quels embarras faites-vous ? Vous qui étiez déjà prête à tout quitter et à devenir la maîtresse

d'étrangers à tour de rôle ! Et vous regardez à ce rien que monsieur de Dorsday demande de vous ? Vous êtes prête à vous vendre pour des perles, pour de belles robes, pour une villa au bord de la mer ? Et la vie de votre père n'a pas pour vous autant de valeur ? Ce serait justement un bon début. Ce serait la bonne excuse pour tout le reste. – À vous la faute, pourrais-je dire alors, c'est vous qui m'avez fait devenir cela. Vous en êtes responsables, et non seulement papa et maman. Rudi aussi, et Fred et tous, tous, car personne ne s'occupe vraiment de moi. On reçoit un peu de tendresse quand on est jolie, on cause un peu d'inquiétude quand on a la fièvre ; ils vous envoient à l'école ; à la maison on apprend le piano et le français ; l'été on va à la campagne ; pour l'anniversaire on reçoit des cadeaux, et à table ils parlent de toutes sortes de choses. Mais ce qui se passe en moi, ce qui travaille en moi et a peur, vous en êtes-vous jamais souciés ? Quelquefois, dans le regard de papa, il y en avait comme un soupçon, mais très passager. Son métier le reprenait, et ses tourments, le jeu et probablement quelque femme, – bien secrètement, – « rien de distingué entre nous », – et moi je me retrouvais seule. Eh bien, que ferais-tu, papa, que ferais-tu aujourd'hui, si je n'étais pas là ?

Me voilà, me voilà donc devant l'hôtel. Comme c'est affreux qu'il faille rentrer, et voir tous ces gens, monsieur de Dorsday, la tante, Sissy. Comme c'était beau là-bas, sur le banc au bord de la forêt quand j'étais morte ! Matador – si je pouvais seulement me souvenir ? – il y avait des régates, ah oui, et j'ai regardé par la fenêtre. Mais qui était le matador ? – Si seulement je n'étais pas si fatiguée, si affreusement fatiguée ! Et je dois rester debout jusqu'à minuit, pour me glisser ensuite dans la chambre de monsieur de Dorsday ? Peut-être vais-je rencontrer Sissy dans le couloir. Met-elle quelque chose sous son peignoir quand elle va chez lui ? C'est difficile, quand on n'a pas d'expérience dans ces choses-là. Ne dois-je pas demander conseil à Sissy ? Naturellement je ne dirai pas qu'il s'agit de Dorsday, il faudrait qu'elle croie que j'ai rendez-vous avec un des beaux jeunes gens, ici à l'hôtel. Avec le grand jeune homme blond, par exemple, qui a des yeux rayonnants. Mais il n'est plus ici. Il a disparu subitement. Je n'ai pas du tout pensé à lui jusqu'à présent. Mais ce n'est malheureusement ni le grand jeune homme blond, ni Paul non plus, c'est monsieur de Dorsday. Alors comment vais-je faire ? Que lui dirai-je ? Simplement oui ? Je ne peux pourtant pas aller trouver monsieur de Dorsday dans sa chambre. Sûrement qu'il a toutes sortes de flacons luxueux sur son

lavabo. Et dans la chambre il y a une odeur de parfum français. – Non, pour tout l’or du monde, pas chez lui. Mieux vaut dehors. Là, peu m’importera sa personne. Le ciel est si haut, la prairie est si vaste. Rien ne me forcera à penser à lui, ne me forcera même à le regarder. Et s’il osait me toucher, je le repousserais de mes pieds nus. Ah ! si c’était un autre que lui ! n’importe quel autre ! Il pourrait obtenir tout, tout de moi dans cette nuit, qui que ce soit, excepté Dorsday. Et justement lui ! Justement lui ! Comme ses yeux vont me transpercer ! Avec son monocle il sera planté là, grimaçant. Mais non, il ne grincera pas. Il fera une figure distinguée... tenue élégante. Il est habitué à ces choses-là. Combien en a-t-il déjà vu comme cela ? Cent, ou mille ? Mais y en avait-il une seule comme moi ? Non, certainement pas. Je lui dirai que j’ai un amant. Mais pas avant qu’il ait expédié les trente mille florins à Fiala. Alors je lui dirai qu’il a été un imbécile, qu’il aurait pu m’avoir pour la même somme. – Que j’ai déjà eu dix amants, vingt, cent. – Mais il ne me croira pas. – Et s’il me croit, à quoi cela me servira-t-il ? – Si je pouvais seulement lui gâter son plaisir, d’une manière ou de l’autre ! Si un autre était là aussi. Pourquoi pas ? Il n’a pas dit qu’il devait se trouver seul avec moi. Oh, monsieur de Dorsday, j’ai tellement peur de vous ; ne voudriez-vous pas me permettre d’amener une de mes connaissances ? Oh, cela n’est en rien contre nos conventions, monsieur de Dorsday. Si bon me semble j’invite tout l’hôtel, et vous êtes tout de même obligé d’envoyer les trente mille florins. Mais je me contente d’amener mon cousin Paul. Ou bien préféreriez-vous un autre ? Le grand jeune homme blond n’est plus là, par malheur, et le filou à la tête de Romain non plus. Mais j’en trouverai bien un autre. Vous avez peur d’une indiscretion ? Mais, cela, peu importe ! Moi, je n’attache aucune importance à la discrétion. Quand on est au point où j’en suis, alors rien n’a plus d’importance. Aujourd’hui ce n’est que le commencement. Ou bien, croyez-vous qu’après cette aventure je m’en retournerai à la maison ainsi qu’une jeune fille comme il faut de bonne famille ? Non – ni bonne famille – ni jeune fille comme il faut. – Ça c’est terminé. Maintenant je marche sur mes propres jambes. J’ai de belles jambes, monsieur de Dorsday, comme vous et les autres invités à la fête auront bientôt l’occasion de le constater. Voilà la chose arrangée, monsieur de Dorsday. À dix heures, quand tout le monde sera encore dans le hall, nous cheminerons au clair de lune, à travers la prairie et la forêt jusqu’à votre fameuse clairière. En tout cas, vous emporterez le télégramme pour la banque. Car à un vaurien comme vous il m’est permis de demander une garantie. Et à minuit vous pouvez retourner

chez vous, et moi je resterai avec mon cousin ou avec un autre sur la prairie au clair de la lune. Vous n'avez rien à y redire, monsieur de Dorsday ? Mais non, vous n'en auriez pas le droit. Et si par hasard j'étais morte demain matin, alors, ne vous en étonnez pas trop autrement. Ce sera, dans ce cas, Paul qui expédiera le télégramme. Les dispositions nécessaires auront été prises à temps. Mais ne croyez pas, pour l'amour de Dieu, que je serai morte à cause d'un misérable comme vous. Je sais depuis longtemps que je finirai ainsi. Demandez donc à mon ami Fred, si je ne lui ai pas déjà dit bien des fois. Vous savez, Fred, c'est M. Friedrich Wenkheim, au demeurant le seul homme bien que j'aie jamais connu. Le seul que j'aurais aimé, s'il n'avait pas été un homme si parfaitement bien. Voilà la créature dévoyée que je suis. Je ne suis pas faite pour une vie bourgeoise et je n'ai pas non plus de talent pour quoi que ce soit. De toutes manières, ce que notre famille aurait de mieux à faire, ce serait de s'éteindre. Avec Rudi il arrivera bien quelque accroc aussi. Il fera des dettes pour quelque chanteuse hollandaise, et il fera des détournements chez les Vanderhulst. Car c'est comme ça dans notre famille. Et le plus jeune frère de papa s'est logé une balle dans la tête à quinze ans. Personne n'a su pourquoi. Je ne l'ai pas connu. Dites qu'on vous montre sa photographie, monsieur de Dorsday. Nous l'avons dans un album... On dit que je lui ressemble. Personne ne sait pourquoi il s'est tué, monsieur de Dorsday, et pour moi on n'en saura rien non plus. On ne dira pas, en tout cas, que c'est à cause de vous, je ne vous ferai pas cet honneur. Que ce soit à dix-neuf ans ou à vingt et un, cela revient au même. Ou bien dois-je devenir gouvernante ou demoiselle de téléphone, ou épouser un monsieur Willomitzer, ou me faire entretenir par vous ? Tout cela est également répugnant. Et de toutes manières je n'irai pas avec vous à la prairie. Non, tout cela c'est trop fatigant et trop sot et trop odieux. Quand je serai morte, vous aurez bien la bonté d'envoyer à papa ces quelques mille florins, car ce serait par trop triste, qu'on arrête papa juste le jour où l'on conduirait mon corps à Vienne. Mais je laisserai une lettre avec cette disposition testamentaire suivante : Monsieur de Dorsday a le droit de voir mon cadavre. Mon beau cadavre de jeune fille. Ainsi, vous ne pourrez pas vous plaindre, monsieur de Dorsday, que je vous aie dupé. Vous aurez toujours eu quelque chose pour votre argent. Mais ce n'est pas dans notre contrat, que je doive être vivante. Oh ! non ! Ce n'est écrit nulle part. Donc, je lègue à l'expert en tableaux Dorsday la vue de mon cadavre et à monsieur Fred Wenkheim je lègue le journal de ma dix-septième année que je n'ai pas continué, et à la

gouvernante de Sissy je lègue les cinq pièces de vingt francs que j'ai rapportées de Suisse il y a quelques années. Elles se trouvent dans mon bureau à côté des lettres. Et à Berthe je lègue la robe noire de soirée. Et à Agathe, mes livres. Et à mon cousin Paul je lègue un baiser sur mes lèvres pâles. Et à Sissy je lègue ma raquette, parce que j'ai un noble cœur. Et on n'a qu'à m'enterrer tout de suite ici à San Martino di Castrozza, dans ce petit cimetière si beau. Je ne veux plus rentrer à la maison. Même morte je ne veux plus rentrer. Et que papa et maman ne s'affligent pas, mon sort est meilleur que le leur. Et je leur pardonne. Je ne vaudrais pas trop de regrets. – Ha ! ha ! quel drôle de testament. Je suis vraiment émue. Quand je pense que demain à cette heure-ci, quand les autres seront à dîner, je serai déjà morte ! Naturellement, la tante Emma ne descendra pas pour le dîner, et Paul non plus. Ils se feront servir dans leur chambre. Je serais curieuse de savoir comment Sissy va se conduire. Seulement je ne le saurai jamais. Je ne saurais plus rien. Ou bien peut-être sait-on tout ce qui se passe autour de vous tant qu'on n'est pas enterré. Et si par hasard je ne me trouvais qu'en léthargie... Et quand ce monsieur de Dorsday s'approche de mon corps, je me réveille, j'ouvre les yeux, le choc lui fait tomber son monocle.

Mais malheureusement, il n'y a rien de vrai dans tout cela. Je ne serai pas morte d'apparence et pas morte du tout. Au bout du compte je ne me tuerai pas du tout, je suis bien trop lâche. J'ai beau être une montagnarde hardie, je suis lâche. Et peut-être même n'ai-je pas assez de véronal. Combien de cachets faut-il donc ? Je crois six, mais dix c'est plus sûr. Je crois bien que j'en ai encore dix. Oui, cela suffira.

Combien de fois ai-je fait le tour de l'hôtel ? Et quoi maintenant ? Me voilà devant l'entrée. Il n'y a encore personne dans le hall. Naturellement, puisque tout le monde est encore à dîner. Le hall est bizarre ainsi, tout vide. Sur ce siège, il y a un chapeau, un feutre qui a de l'allure. Jolie cocarde de chamois. Voilà un vieux monsieur dans un fauteuil. Probablement qu'il n'a plus d'appétit. Il lit le journal. Tout va bien, pour celui-là. Il n'a pas de soucis. Il lit tranquillement son journal et moi je me creuse la tête, pour procurer trente mille florins à papa. Mais, non. Puisque je sais comment. C'est pourtant bien simple. Qu'est-ce que je veux donc ?

Qu'est-ce que je veux donc ? Qu'est-ce que je fais bien là dans le hall ? Maintenant ils vont revenir du dîner. Que dois-je faire ? Monsieur de Dorsday est certainement sur des épines. Où est-elle donc ? pensera-t-il. S'est-elle tuée

par hasard ? A-t-elle embauché quelqu'un pour me tuer ? A-t-elle lâché son cousin Paul sur moi ? Ne craignez rien, monsieur de Dorsday, je ne suis pas une personne si dangereuse. Je suis une petite canaille, pas plus. Vous serez indemnisé de la peur que vous aurez eue. Minuit, chambre N° 65. Dehors, j'aurais tout de même trop froid. Et, de chez vous, monsieur de Dorsday, j'irai droit chez mon cousin Paul. Je pense que vous n'avez rien là-contre, monsieur de Dorsday ?

« *Else ! Else !* »

Quoi ? Comment ? ça c'est la voix de Paul. Le dîner est déjà terminé ? — « *Else !* » — « Ah ! Qu'est-ce qu'il y a donc, Paul ? » — Je fais l'innocente. — « *Mais où donc es-tu, Else ?* » — « Mais où donc pourrais-je bien être ? Je me suis promenée. » — « *Maintenant, pendant le dîner ?* » — « Et alors quand ? C'est juste le meilleur moment. » Je dis des bêtises. — « *Maman s'est déjà figuré toutes sortes de choses. J'ai été frapper à ta porte.* » — « Je n'ai rien entendu. » — « *Mais, sérieusement, Else, comment as-tu pu nous donner ces inquiétudes ? Tu aurais au moins pu prévenir maman que tu ne viendrais pas au dîner.* » — « Oui, tu as raison, Paul, mais si tu savais quels maux de tête j'ai eus ! » — Comme ma voix est fondante ! La vicieuse ! — « *Vas-tu mieux maintenant, au moins ?* » — « Non, en somme, non. » — « *Je veux avant tout dire à maman...* » — « Arrête, Paul, pas encore ! Fais mes excuses à ma tante ; je monte seulement pour quelques instants dans ma chambre m'arranger un peu. Et puis, tout de suite, je descendrai et je me ferai servir quelque chose. » — « *Tu es si pâle, Else ? Faut-il que je t'envoie maman ?* » — « Mais, Paul, ne fais donc pas tant d'histoires pour moi, et ne me regarde pas comme ça. Tu n'as donc jamais vu une femme qui souffre de maux de tête ? Je vais revenir en tout cas. Dans dix minutes au plus tard. À tout à l'heure, Paul ! » — « *Alors, au revoir, Else.* » — Dieu merci, il s'en va. Nigaud, va ! mais gentil comme tout. Que me veut donc le portier ? Comment, un télégramme ? « Merci. Quand donc est-elle arrivée, cette dépêche ? » — « *Il y a un quart d'heure, Mademoiselle.* » — Pourquoi donc me regarde-t-il ainsi, comme s'il voulait me plaindre ? Ciel ! qu'est-ce qu'elle peut encore contenir ? Je ne l'ouvrirai qu'en haut. Autrement je m'évanouirais peut-être. Peut-être bien que papa... Mais si papa est mort, tout est arrangé, et je n'ai pas besoin d'aller avec monsieur de Dorsday dans la prairie... Oh, la misérable que je suis ! Oh ! fais, Dieu, qu'il n'y ait rien de méchant dans cette dépêche. Mon Dieu, fais que papa soit en vie. En prison, s'il le faut, mais pas mort. S'il n'y a rien de méchant dedans, je

veux faire un sacrifice. Je deviendrai gouvernante, j'irai travailler dans un bureau. Ne sois pas mort, papa. Puisque je suis prête ! Puisque je ferai tout ce que tu voudras...

Dieu soit loué, me voilà en haut. Allumons, allumons. Ah, comme il fait frais ! La fenêtre a été ouverte trop longtemps. Courage, courage. Ah ! peut-être qu'il y a dedans que l'affaire est réglée. Peut-être que l'oncle Bernard a donné l'argent, et qu'il me télégraphie : Pas parler à Dorsday. Je vais le savoir. Mais ce n'est pas en regardant le plafond, que je lirai ce qu'il y a dans la dépêche. Tralala, tralala, courage !

Puisqu'il le faut. « TE SUPPLIE ENCORE PARLER À DORSDAY

DEMANDER NON TRENTE MAIS CINQUANTE AUTREMENT

TOUT INUTILE... » Tralala, tralala. Cinquante. « ... ADRESSE RESTE FIALA. » Mais certainement, cinquante ou trente, cela n'a pas d'importance. Pas pour Monsieur de Dorsday non plus. Le véronal est sous le linge pour tous les cas. Pourquoi n'ai-je pas dit tout de suite cinquante ? J'y ai pourtant pensé ! Autrement tout inutile. Allons, vite, descendons. Ne restons pas là, assise sur le lit. Une petite erreur, Monsieur de Dorsday, excusez-moi. Non trente, mais cinquante, autrement tout inutile. Adresse reste Fiala. – Vous me prenez donc pour un imbécile, Mademoiselle Else. Mais pas du tout, Monsieur le Vicomte. Comment pourrais-je ? Pour cinquante, en tout cas, je devrais demander plus que pour trente. Mademoiselle. Autrement tout inutile. Adresse reste Fiala. Comme il vous plaira, monsieur de Dorsday. Vous n'avez qu'à commander. Mais avant tout écrivez la dépêche pour votre banque, naturellement, autrement je n'ai pas de garantie. »

Oui, voilà ce que je fais. Je vais dans sa chambre et, seulement quand il aura écrit la dépêche sous mes yeux... je me déshabille. Et la dépêche, je la garde à la main. Oh, comme c'est peu ragoûtant, tout cela ! Et où donc vais-je déposer mes vêtements ? Non, non, je me déshabille d'avance ici et je prends mon grand manteau noir, qui m'enveloppe tout entière. C'est ainsi que c'est le plus commode, pour tous les deux. Adresse reste Fiala. Mes dents claquent. La fenêtre est encore ouverte. Fermons-la. Dehors ? J'aurais pu attraper la mort. Gredin ! Cinquante mille. Il ne peut pas dire non. Chambre soixante-cinq. Mais d'abord je dis à Paul de m'attendre dans sa chambre. De chez Dorsday je vais directement chez Paul et je lui raconte tout. Et alors il faudra que Paul le gifle.

Oui, cette nuit même. Programme abondant ! Et ensuite, le véronal. Mais non, pourquoi donc ? mourir ? Pas le moins du monde. Gai, gai, la vie ne fait que commencer ! Vous aurez du plaisir ! Vous pourrez être fiers de votre petite. Je veux devenir une canaille comme le monde n'en a pas encore vu. Adresse reste Fiala. Tu auras tes cinquante mille florins, papa. Mais avec les prochains que je gagnerai, je m'achèterai des chemises de nuit neuves, garnies de dentelles, toutes transparentes et de délicieux bas de soie. On ne vit qu'une fois. Pourquoi serait-on faite comme moi ? Allumons, – la lampe au-dessus de la glace. Qu'ils sont beaux, mes cheveux fauves ! Et mes épaules ! Mes yeux ne sont pas mal non plus. Eh ! comme ils sont grands. Ce serait bien dommage ! Pour le véronal il sera toujours temps. – Mais il faut que je descende. Que je descende bien bas. Monsieur de Dorsday attend et il ne sait même pas qu'en attendant c'est devenu cinquante mille. Oui, j'ai augmenté de valeur, Monsieur de Dorsday. Il faut que je lui montre le télégramme, autrement il ne me croirait pas et penserait qu'à cette occasion je veux faire une affaire. J'enverrai la dépêche dans sa chambre et j'ajouterai quelques mots. À mon grand regret, c'est devenu cinquante mille, Monsieur de Dorsday. Mais cela peut vous être complètement indifférent, et je suis persuadée que votre exigence à vous n'a été qu'une plaisanterie. Car vous êtes vicomte et gentleman. Demain matin vous enverrez sans plus à Fiala les cinquante mille dont dépend la vie de mon père. J'y compte. – Mais bien sûr, mademoiselle, même j'enverrai tout de suite cent mille, sans attendre aucun équivalent et je m'engage, de plus, à pourvoir à la subsistance de toute votre famille, à partir d'aujourd'hui, à régler les dettes de Monsieur votre père et à restituer tous les biens de mineurs détournés par votre père. Adresse reste Fiala. Ha ! ha ! ha ! Ah, voilà bien le vicomte d'Eperies ! Tout cela n'est qu'absurdité. Qu'est-ce qu'il me reste bien à faire ? Mais il le faut, il faut absolument que je fasse tout ce que Monsieur de Dorsday demandera pour que papa ait l'argent demain pour qu'on ne le mette pas en prison, pour qu'il ne se tue pas. Et je le ferai. – Oui, je le ferai, bien que ce doive être pour des prunes. Dans six mois, nous en serons exactement au même point qu'aujourd'hui ! Dans un mois ! Mais alors, cela ne me regarde plus. Je veux bien faire ce sacrifice, – mais plus d'autre. Jamais, jamais, plus jamais. Oui, c'est ce que je dirai à papa, dès mon arrivée à Vienne. Et alors je quitte la maison pour n'importe où. J'en parlerai à Fred. Il est le seul qui m'aime vraiment. Mais je n'en suis pas encore là. Je ne suis pas à Vienne, je me trouve encore à San Martino di Castozza. Et il n'y a encore rien de fait. Alors,

comment, quoi ? Voilà le télégramme. Que dois-je faire avec ce télégramme ? Je le savais tout à l'heure. Il faut que je le lui envoie dans sa chambre. Mais quoi encore ? Il faut que j'y ajoute quelque chose. Eh bien quoi, que dois-je lui dire ? Attendez-moi à minuit. Non, non, non ! Je ne veux pas qu'il ait ce triomphe. Je ne veux pas, veux pas. Grâce à Dieu, j'ai mes cachets. C'est là mon unique salut. Mais où sont-ils ? Pour Dieu, me les aurait-on volés ? Mais non, les voilà. Là, dans la boîte. Y sont-ils encore tous ? Là, les voilà. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. – Je ne veux rien que les regarder, les chers cachets. Cela ne m'engage à rien. Et si je les vide dans un verre, cela ne m'engage à rien. Un, deux, – mais je suis sûre que je ne me tuerai pas. Pas le moins du monde. Trois, quatre, cinq – on n'en meurt pas encore. Ce serait affreux, si je n'avais pas apporté le véronal. Il faudrait me jeter par la fenêtre et je n'en aurais sûrement pas le courage. Mais le véronal... on s'endort lentement, on ne se réveille plus, pas de tourment, pas de souffrance. On se met au lit ; on vide le verre d'un seul trait, on rêve et tout est fini. Avant-hier j'ai pris un cachet et l'autre jour même deux. Chut ! il ne faut rien en dire à personne. Eh bien, aujourd'hui, il y en aura un peu plus. C'est seulement en cas. Si cela me faisait par trop horreur. Mais pourquoi donc cela me ferait-il horreur ? S'il me touche, je lui crache à la figure. Tout simplement.

Mais comment lui faire parvenir cette lettre ? Je ne peux pourtant pas faire remettre une lettre à Monsieur de Dorsday par la femme de chambre. Le mieux, c'est de descendre, de lui parler, de lui faire voir le télégramme. De toutes façons, il faut que je descende. Je ne peux pas rester là dans ma chambre. Je ne le supporterais même pas, – trois heures durant, – jusqu'à ce que ce soit le moment. Et puis il faut bien que je descende à cause de ma tante. Ah, que m'importe la tante ! Que m'importent les gens ! Voyez donc, mesdames et messieurs, voilà le verre de véronal. Là, je le prends à la main. Là, je l'approche de mes lèvres. Oui, à tout moment, je peux être de l'autre côté, où il n'y a pas de tantes, pas de Dorsday, pas de père qui détourne les biens des mineurs...

Mais je ne me tuerai pas. Je n'y suis pas obligée. Je n'irai pas non plus trouver dans sa chambre Monsieur de Dorsday. Pas le moins du monde. Je n'irai pas, pour cinquante mille florins, me mettre nue devant un vieux marcheur, pour sauver un vaurien de la prison. Non, non, tout ou rien. Pourquoi justement ce Monsieur de Dorsday ? Celui-là précisément ? Si je me

fais voir à l'un, pourquoi pas aux autres ? Oui ! Idée superbe ! – Qu'ils me voient tous ! Que le monde entier me voie ! Et, ensuite : le véronal. Non, pas le véronal, pourquoi donc ?... et ensuite : la villa avec des marches de marbre et les beaux jeunes gens et la liberté et le vaste monde ! Bonsoir, Mademoiselle Else, vous me plaisez ainsi. Ha ! ha ! En bas ils vont croire que je suis devenue folle. Mais jamais encore je n'ai été aussi raisonnable. Pour la première fois de ma vie, je suis vraiment raisonnable. Il faut qu'ils me voient tous, tous ! – Alors il n'y aura plus moyen de reculer. Pas de retour chez papa et maman ou chez les oncles et les tantes. Alors je ne serai plus cette Mademoiselle Else, qu'on voudrait accoupler à un directeur Willomitzer ; et ils seront tous joués ; – et avant tout ce gredin de Dorsday – et puis je viens au monde une seconde fois... sans cela, tout inutile. Adresse reste Fiala. Ha ! ha !

Plus de temps à perdre, ne pas redevenir lâche. Bas la robe ! Qui sera le premier ? Le seras-tu, cousin Paul ? Tu as de la chance que la tête de Romain ne soit plus là. Vas-tu mettre tes lèvres sur ces beaux seins-là cette nuit ? Ah, comme je suis belle ? Berthe a une chemise de soie noire. Raffinée. Mais je serai encore bien plus raffinée. Quelle vie splendide ! Pas de bas, non. Ce serait inconvenant. Nue, toute nue. C'est Sissy qui va m'envier ! Et d'autres aussi. Mais elles n'oseront jamais en faire autant. Et pourtant, elles le voudraient tellement, toutes. Prenez-moi en exemple. Moi, la vierge, j'ose. Ah, comme je vais rire de Dorsday. Me voilà, monsieur de Dorsday. Vite à la poste. Cinquante mille. Ça les vaut bien, n'est-ce pas ?

Je suis belle, belle ! Nuit, regarde-moi ! Regardez-moi, montagnes ! Ciel ! regarde comme je suis belle ! Mais vous êtes aveugles. Que puis-je attendre de vous ? En bas, ils ont des yeux. Dois-je défaire mes cheveux ? Non. J'aurais l'air d'une folle. Mais ne me croyez pas folle. Croyez-moi impudique seulement. Et canaille. Où est le télégramme ? Mon Dieu, où ai-je donc mis le télégramme ? Là, le voilà, bien tranquillement à côté du véronal. Te supplie encore... cinquante mille... autrement tout inutile. Adresse reste Fiala. Ah oui, c'est bien le télégramme. C'est un bout de papier, avec des mots écrits dessus. Expédié de Vienne quatre heures trente. Non, je ne rêve pas, tout ça est vrai. Et, à la maison, ils attendent les cinquante mille florins. Et monsieur de Dorsday attend aussi. Qu'il attende. Nous avons tout le temps. Comme c'est gentil de se promener comme ça toute nue dans la chambre de long en large ! Suis-je vraiment aussi belle que dans la glace ? Ah, mais approchez-vous donc,

belle demoiselle ! Je veux baiser vos lèvres rouges. Je veux presser vos seins contre mes seins. Quel dommage que la glace nous sépare ! Comme nous nous entendrions bien ! n'est-ce pas ? Nous n'aurions besoin de personne d'autre. Peut-être même qu'il n'existe personne d'autre. Il y a des télégrammes et des hôtels et des montagnes, des gares et des forêts, mais des hommes il n'y en a pas. Nous les rêvons seulement. Il n'y a que le docteur Fiala qui existe avec son adresse. Elle reste toujours la même. Oh, je ne suis nullement folle. Je suis seulement un peu remuée. Et il y a bien de quoi, quand on est en train de venir au monde une seconde fois. Car l'autre Else est déjà morte. Oui, assurément, je suis morte. Et sans véronal. Ne devrais-je pas le jeter ? La bonne pourrait le boire par mégarde. Je vais mettre un billet là et je mettrai dessus : Poison ; non, plutôt : Médicament, pour qu'il n'arrive rien à la bonne. Je suis généreuse. Là ; Médicament, deux fois souligné, et trois points d'exclamation. Maintenant pas de danger. Et quand je remonterai, si je n'ai pas envie de me tuer et que je veuille seulement dormir, je n'ai qu'à ne pas boire tout le verre, mais seulement un quart ou moins encore. Pas compliqué. Mon sort est dans mes mains. Le plus simple serait de filer – telle que je suis – par les couloirs et les escaliers. Mais non, on pourrait m'arrêter avant que je sois arrivée en bas, et il faut absolument que monsieur de Dorsday soit là ! Car sans ça, il n'enverra pas l'argent, le dégoûtant ! – Mais il faut encore lui écrire. C'est même le plus important. Oh ! que le dossier du fauteuil est froid, mais agréable. Quand j'aurai ma villa au bord d'un lac italien, je me promènerai toujours nue dans mon parc... Le stylo, je le lègue à Fred, si je meurs. Mais maintenant j'ai mieux à faire que de mourir. « Très estimé Vicomte », – mais soyons raisonnable, Else, pas de suscription ; que ce ne soit adressé ni au très estimé ni au très méprisé. « Votre condition, monsieur de Dorsday, est accomplie... Au moment où vous lisez ces lignes, monsieur de Dorsday, votre condition est accomplie, quoique pas tout à fait de la manière que vous aviez prévue. » – Comme elle écrit bien, ma fille ! dirait papa. – « Donc je compte qu'à votre tour, vous tiendrez parole et que vous enverrez tout de suite par télégramme les cinquante mille florins à l'adresse connue, – Else. » Non, pas Else. Pas de signature du tout. Là ! Mon beau papier à lettres jaune ! On m'en a fait cadeau à Noël. Dommage. Là. – Et maintenant télégramme et lettre dans l'enveloppe. – « À monsieur de Dorsday, chambre N° 65. » À quoi bon le numéro ? Je mets la lettre tout simplement devant sa porte en passant. Mais je n'y suis pas obligée. Je ne suis obligée à rien. Si cela me plaît, je peux me mettre maintenant

au lit et dormir, et ne plus m'occuper de rien. Ni de monsieur de Dorsday, ni de papa. Un costume de forçat en toile rayée est aussi assez élégant. Et il y en a bien d'autres qui se sont tués. Et il nous faut tous mourir.

Mais tu n'en es pas encore là, papa. Puisque tu as ta fille si admirablement bien faite et « adresse reste Fiala ». J'organiserai une collecte. Je ferai le tour l'assiette à la main. Pourquoi monsieur de Dorsday serait-il seul à payer ? Cela ne serait pas juste. Chacun selon ses moyens. Combien Paul mettra-t-il dans l'assiette ? Et le monsieur avec le pince-nez en or – Mais ne croyez pas que le plaisir va durer. Vite je me recouvre, je remonte en courant dans ma chambre, je ferme à clef et, si cela me plaît, je vide le verre d'un seul trait. Mais cela ne me plaira pas. Ce ne serait qu'une lâcheté. Ils ne méritent pas tant de respect, les gredins ! Avoir honte devant vous ? Moi, avoir honte devant qui que ce soit ? Mais pour quelle raison, mon Dieu ? Que je te regarde encore une fois dans les yeux, belle Else ! Quels yeux immenses tu as, quand on approche. Je voudrais que quelqu'un m'embrasse sur mes yeux et sur mes lèvres rouges. Mon manteau couvre à peine mes chevilles. On verra que j'ai les pieds nus. Qu'est-ce que cela fait, on verra bien plus ! Mais je n'y suis pas obligée. Je peux toujours encore m'en retourner à mi-chemin. Au premier, je pourrai encore m'en retourner. Je n'ai pas besoin de descendre du tout. Mais c'est moi qui le veux. Je m'en réjouis. N'ai-je pas désiré quelque chose comme cela toute ma vie ?

Qu'est-ce que j'attends encore ? Je suis prête. Le spectacle peut commencer. Ne pas oublier la lettre. Une écriture aristocratique, comme dit Fred. Au revoir, Else ! Tu es belle avec ce manteau. Des Florentines se sont fait peindre ainsi. Leurs portraits sont suspendus dans les galeries et c'est un honneur pour elles. – Il ne faut pas qu'on s'aperçoive de rien, tant que je garderai le manteau. Il n'y a que les pieds, les pieds. Tiens, je prendrai les souliers en vernis noir, alors on croira que j'ai des bas chair. Je traverserai ainsi le hall et personne ne soupçonnera qu'il n'y a rien sous ce manteau, que moi, moi-même. Et alors je pourrai toujours encore remonter...

Qui donc joue si bien du piano, en bas ? Du Chopin ? – Monsieur de Dorsday sera un peu nerveux. Possible qu'il ait peur de Paul. Patience, patience, tout s'arrangera. Je ne sais encore rien, monsieur de Dorsday, je suis moi-même terriblement intriguée. Éteignons la lumière. Tout est-il à sa place dans ma chambre ? Au revoir, véronal ! Adieu, mon image adorée, que reflète

la glace. Comme tu luis dans l'obscurité ! Je me sens tout à fait habituée à être nue sous mon manteau. Vraiment agréable. Qui sait s'il n'y en a pas plus d'une assise ainsi dans le hall et personne ne s'en doute ? Savoir si plus d'une dame ne va pas ainsi au théâtre et est ainsi dans sa loge ? – pour s'amuser ou pour d'autres raisons.

Dois-je fermer à clef ? Pourquoi ? On ne vole pas par ici. Et quand même... je n'ai plus besoin de rien. Fini... Où donc est le numéro soixante-cinq ? Personne dans le couloir. Tout le monde est encore en bas au dîner. Soixante et un... soixante-deux... quels immenses souliers de montagne devant cette porte ! Et voilà des pantalons suspendus. Que c'est inconvenant ! Soixante-quatre, soixante-cinq. Voilà. C'est ici que loge le vicomte... Là, je pose la lettre contre la porte. Elle doit tout de suite lui sauter aux yeux. Pourvu que personne ne la vole ! Là, voilà... Qu'importe... Je peux tout de même encore faire ce que je veux. Je me serais moquée de lui, voilà tout. Pourvu que je ne le rencontre pas maintenant dans l'escalier. Voilà... non ce n'est pas lui !... Celui-ci est beaucoup mieux que monsieur de Dorsday, très élégant avec sa petite moustache noire. Quand est-il donc arrivé celui-là ? Je pourrais faire une répétition : entr'ouvrir un tout petit peu mon manteau. J'en ai une envie folle. Regardez-moi donc, Monsieur. Vous ne vous doutez pas à côté de qui vous passez là. Dommage que vous remontiez justement. Pourquoi ne restez-vous pas dans le hall ? Vous manquez quelque chose. Grand spectacle ! Pourquoi ne me retenez-vous pas ? Mon sort est entre vos mains. Si vous me saluez, je reviens sur mes pas. Mais, saluez-moi donc. Je vous regarde si aimablement... Il ne me salue pas. Il passe. Il se retourne, je le sens. Appelez-moi, saluez-moi ! Sauvez-moi ! Peut-être êtes-vous la cause de ma mort ! Mais vous ne le saurez jamais.

Adresse reste Fiala...

Où suis-je ? Déjà dans le hall ? Comment y suis-je arrivée ? Si peu de gens et tant d'inconnus. Ou n'y vois-je pas clair ? Où est Dorsday ? Il n'est pas là. Est-ce un signe du destin ? Je veux m'en retourner. Je veux écrire une autre lettre à Dorsday. Je vous attends à minuit dans ma chambre. Apportez la dépêche pour votre banque. Non. Il pourrait croire que c'est un piège et ce pourrait bien en être un. J'aurais pu cacher Paul chez moi et il pourrait le forcer le browning à la main à nous remettre la dépêche. Chantage. Un couple de scélérats. Où est Dorsday ? Dorsday, où es-tu ? Se serait-il suicidé, par

hasard, se repentant de ma mort ? Il sera à la salle de jeu, certainement. Il doit être assis à une table de jeu. Alors, de la porte, je lui ferai un signe des yeux. Il se lèvera tout de suite. Me voilà, mademoiselle. Sa voix va vibrer. Voulez-vous vous promener un peu avec moi, monsieur de Dorsday ? Comme il vous plaira, mademoiselle Else. Nous allons par le petit sentier jusqu'à la forêt. Nous sommes seuls. J'ouvre le manteau. Les cinquante mille francs sont échus. L'air est froid. J'attrape une fluxion de poitrine et je meurs... Pourquoi ces deux dames, là, me regardent-elles ? S'aperçoivent-elles de quelque chose ? Pourquoi suis-je là ? Est-ce que je suis folle ? Je vais retourner dans ma chambre, m'habiller rapidement... la robe bleue et le manteau pardessus comme maintenant, mais ouvert ; alors personne ne pourra croire qu'avant, je n'avais rien... Je ne peux pas retourner. Je ne veux pas non plus retourner. Où est Paul ? Où est tante Emma ? Où est Sissy ? Où sont-ils donc tous ? Personne ne le remarquera... On ne peut pas le remarquer. Qui joue si bien ? Chopin ? Non, c'est du Schumann.

J'erre dans le hall comme une chauve-souris. Cinquante mille ! Le temps passe. Je dois trouver ce maudit monsieur de Dorsday. Non, je dois retourner dans ma chambre... Je prendrai le véronal. Rien qu'une petite gorgée, alors je dormirai bien... À bon travailleur, bon repos... Mais le travail n'est pas fait... Si le garçon sert le café noir au vieux monsieur là-bas, alors tout finira bien. Et s'il le porte au jeune couple dans le coin, tout est perdu. Comment ? Comment ça ? C'est au vieux monsieur qu'il le sert. Triomphe ! tout finira bien. Ah, Sissy et Paul ! Là dehors, devant l'hôtel, ils font les cent pas. Ils se parlent assez gaiement. Mon mal de tête ne l'inquiète pas particulièrement. Farceur !... Sissy n'a pas d'aussi beaux seins que moi. C'est vrai qu'elle a eu un enfant... Que se disent-ils ces deux-là ? Si on pouvait les entendre ! Qu'est-ce que cela peut me faire, ce qu'ils se disent ? Mais je pourrais aussi aller devant l'hôtel, leur dire bonsoir et puis m'envoler, à travers la prairie, dans la forêt, monter, grimper toujours plus haut jusqu'au Cimone, m'étendre, m'endormir, mourir de froid. Mystérieux suicide d'une jeune fille de la société viennoise. Vêtue uniquement d'un manteau noir de soirée, la belle jeune fille a été trouvée morte à un endroit inaccessible du Cimone della Pala... Mais peut-être bien qu'on ne me trouvera pas... ou seulement l'an prochain. Ou encore plus tard. Décomposée. Devenue squelette. Mieux vaut rester là dans le hall chauffé et ne pas mourir de froid. Mais enfin, monsieur de Dorsday, où êtes-vous ! Suis-je obligée de

vous attendre ? C'est à vous de me chercher, et non à moi de vous courir après. Je vais tout de même jeter un coup d'œil dans la salle de jeu. S'il n'y est pas, il a perdu tout droit. Et je lui écris : Monsieur de Dorsday, vous étiez introuvable, vous avez volontairement renoncé. Cela ne vous dispense pas de votre engagement d'expédier l'argent immédiatement. L'argent ? Quel argent ? En quoi cela me touche-t-il ? Cela m'est tout à fait indifférent qu'il envoie cet argent ou non ? Je ne sens plus la moindre pitié pour papa. Du reste pour personne. Pour moi-même, pas davantage. Mon cœur est mort. Je crois qu'il ne bat plus. Peut-être ai-je déjà avalé le véronal... Pourquoi cette famille hollandaise me regarde-t-elle ainsi ? On ne peut pourtant s'apercevoir de rien. Le portier aussi me regarde drôlement. Est-ce qu'il aurait encore une autre dépêche ? Quatre-vingt mille ? Cent mille ? Adresse reste Fiala. S'il y avait une dépêche, il me le dirait. Il me regarde avec beaucoup de considération. Il ne sait pas que, sous mon manteau, je n'ai rien sur moi. Personne ne le sait. Je retourne dans ma chambre. Si je butais sur les marches, ce serait une belle histoire ! Il y a trois ans, une dame a nagé toute nue dans le Wœrthersee. Mais elle est partie l'après-midi même. Maman a dit que c'était une chanteuse d'opérette de Berlin. Schumann ? Oui « Le Carnaval ». Il, ou elle, joue même assez bien. Mais la salle de jeu est à droite. Dernière chance, monsieur de Dorsday. S'il y est, je lui fais un signe de mes yeux et lui dis : je serai chez vous à minuit, gremlin que vous êtes ! – Non, je ne lui dirai pas gremlin, maintenant. Mais, après, je le lui dirai... Quelqu'un me suit. Je ne me retourne pas. Non, non.

« *Else !* » – Oh, mon Dieu, tante Emma ! Filons, filons. – « *Else !* » – Rien à faire, il faut que je me retourne, – « Bonsoir, ma tante. » – « *Mais, Else, qu'as-tu donc ? Justement je voulais monter chez toi. Paul m'a dit... Mais pour l'amour de Dieu, quel air as-tu ?* » – « Mais quel air ai-je donc ? Je vais déjà beaucoup mieux. Même, j'ai mangé un peu. » Elle voit quelque chose, elle voit quelque chose. – « *Else... tu n'as pas... mis de bas !* » – « Que dis-tu là, ma tante ? Ciel, c'est vrai, je n'ai pas de bas. Non, par exemple ! » – « *N'es-tu pas souffrante, Else ! Tes yeux... Tu as la fièvre !* » – « De la fièvre ? Je ne crois pas. J'ai seulement eu des maux de tête comme jamais de ma vie je n'en ai eu. » – « *Il faut aller tout de suite au lit, mon enfant. Tu es pâle comme la mort.* » – « Cela vient de l'éclairage, ma tante. Tout le monde dans le hall est pâle. » Elle me toise d'une façon singulière. Elle ne peut pourtant s'apercevoir de rien ? Maintenant, ne perdons pas la tête ! Il le faut,

sinon papa est perdu. Il faut que je dise quelque chose. « Tu sais, ma tante, ce qui m'est arrivé l'autre jour à Vienne ? Un jour je suis sortie avec un soulier noir et un soulier jaune. » Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, mais il faut que je continue à parler. Mais que dire ? « Tu sais, ma tante, parfois après une migraine, j'ai des absences comme cela. Maman aussi en a souffert pendant un temps. » Pas un mot de vrai. – « *En tout cas, je vais faire chercher le médecin.* » – « Mais je t'en prie, ma tante, il n'y en a pas à l'hôtel. Il faudrait en chercher un dans un autre village. C'est lui qui rirait qu'on le fasse chercher parce que je n'ai pas mis de bas. Ha ! ha ! » Je ne devrais pas rire si fort. La figure de la tante se contracte d'inquiétude. La chose ne lui semble pas rassurante. Les yeux lui sortent de la tête. – « *Dis, Else, n'as-tu pas vu Paul, par hasard ?* » – Elle voudrait qu'il lui vienne en aide. Du sang-froid, tout en dépend. « Il se promène devant l'hôtel, si je ne me trompe, avec Sissy Mohr. » – « Devant l'hôtel ? Je vais aller les chercher. Nous allons encore tous prendre le thé ensemble, n'est-ce pas ? » – « Avec plaisir. » Quelle figure stupide elle fait ! Je lui fais un gentil signe d'assentiment, sans avoir l'air de rien. La voilà partie. Maintenant, je vais aller dans ma chambre. Non, que ferais-je dans ma chambre ? Il n'est que temps, que temps ! Cinquante mille, cinquante mille. Je me mets à courir tout d'un coup ? Pourquoi ? Doucement, doucement... Qu'est-ce que je veux ? Comment s'appelle-t-il, ce monsieur ? Monsieur de Dorsday. Un drôle de nom... Voilà la salle de jeu. Un rideau vert devant la porte. On ne voit rien. Je me mets sur la pointe des pieds. Ah, voilà la partie de whist. Ils jouent tous les soirs, ceux-là. Là-bas, deux Messieurs jouent aux échecs. Monsieur de Dorsday n'y est pas. Victoire ! Sauvée ! Mais non, il faut chercher plus loin. Je suis condamnée à chercher monsieur de Dorsday jusqu'à la fin de mes jours. Sûrement que lui aussi me cherche. Et nous nous manquons toujours. Peut-être qu'il est allé me chercher en haut. Nous allons nous rencontrer dans l'escalier. Voilà les Hollandais qui me regardent encore. Assez jolie, la fille. Le vieux monsieur a des lunettes, des lunettes, des lunettes... Cinquante mille. Ce n'est pas tant que ça. Cinquante mille, monsieur de Dorsday. Est-ce du Schumann ? Oui, le « Carnaval »... Moi aussi je l'ai étudié, autrefois. Elle joue bien.



Pourquoi donc « elle » ? Peut-être est-ce « lui ». Peut-être une artiste ! Je vais jeter un coup d'œil dans la salle de musique.

Voilà la porte... Dorsday ! Je défaille. Dorsday ! Le voilà près de la fenêtre, qui écoute. Est-ce possible ? Moi, je me consume, – je deviens folle, – je suis morte, – et il écoute une étrangère jouer du piano. Là-bas, sur le divan, deux messieurs. Le blond n'est arrivé qu'aujourd'hui, je l'ai vu descendre de la voiture. La dame n'est plus très jeune. Elle est à l'hôtel depuis plusieurs jours. Je ne savais pas qu'elle jouait si bien du piano. Elle est sans souci. Tout le monde...



... est sans souci... Il n'y a que moi qui suis condamnée... Dorsday ! Dorsday ! Est-ce vraiment lui ? Il ne me voit pas. Il a presque l'air d'un honnête homme, maintenant. Il écoute. Cinquante mille ! Maintenant ou jamais. Ouvrons doucement la porte. Me voilà, monsieur de Dorsday ! Il ne me voit pas. Je vais seulement lui faire un signe des yeux, ensuite j'entr'ouvrirai un peu mon manteau. Cela suffira. Ne suis-je pas une jeune fille ? Une jeune fille comme il faut, de bonne famille. Pas une catin... Je veux m'en aller. Je veux prendre du véronal et dormir. Vous vous êtes trompé, monsieur de Dorsday, je ne suis pas une catin. Adieu, adieu !... Ah, il lève la tête. Me voilà, monsieur de Dorsday. Les yeux qu'il fait. Ses lèvres tremblent. Il visse ses yeux à mon front. Il ne se doute pas que je suis nue sous mon manteau. Laissez-moi partir, laissez-moi partir ! Ses yeux brûlent. Ses yeux menacent. Que me voulez-vous ? Vous êtes un gredin. Personne ne me voit que lui. Ils écoutent. Mais venez donc, monsieur de Dorsday. Ne remarquez-vous rien ? Là-bas, dans le fauteuil – Dieu ! dans le fauteuil – vrai, c'est le filou ! Ciel, je t'en remercie. Il est de retour, il est de retour ! Il n'a fait qu'une excursion ! Et le voilà. La tête de Romain est là. Mon fiancé, bien-aimé. Mais il ne me voit pas. Et il ne faut pas, non plus, qu'il me voie. Que voulez-vous, monsieur de Dorsday ? Vous me

regardez comme si j'étais votre esclave. Je ne suis pas votre esclave. Cinquante mille ! Notre arrangement est-il toujours valable, monsieur de Dorsday ? Je suis prête. Me voilà. Je suis très tranquille. Je souris. Comprenez-vous mon regard ? Son œil me dit : Viens ! Son œil me dit : je veux te voir nue. Eh bien, gremlin, je suis nue. Que me veux-tu encore ? Envoie la dépêche... Immédiatement... Un frisson passe sur ma peau. La dame continue à jouer.



Un frisson me passe délicieusement sur la peau. C'est merveilleux d'être nu. La dame continue à jouer, elle ne sait pas ce qui se passe ici. Personne ne le sait. Personne ne me voit encore. Filou, filou ! Je suis là, toute nue. Dorsday écarquille les yeux. Maintenant, il y croit. Le filou se lève. Ses yeux brillent. Tu me comprends, toi, beau jeune homme ! « Ha ! ha ! » La dame ne joue plus. Papa est sauvé. Cinquante mille. Adresse reste Fiala ! « Ha ! ha ! ha ! » Qui rit donc ? Moi-même ? Ha ! ha ! ha ! » Qu'est-ce que c'est que toutes ces têtes autour de moi ? « Ha ! ha ! ha ! » C'est trop bête de rire. Je ne veux pas rire. Je ne veux pas. « Ha ! ha ! » – « *Else !* » – Qui appelle Else ? C'est Paul. Il doit se trouver derrière moi. Je sens un courant d'air sur mon dos nu, mes oreilles bourdonnent. Peut-être serais-je déjà morte ? Que voulez-vous, monsieur de Dorsday ? Pourquoi êtes-vous tellement grand et vous précipitez-vous sur moi ? « Ha ! ha ! ha ! »

Mais qu'ai-je donc fait ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Je tombe. Tout est fini. Pourquoi n'y a-t-il plus de musique ? Un bras entoure ma nuque. C'est Paul. Où est le filou ? Me voilà étendue. « Ha ! ha ! ha ! » Le manteau tombe sur moi. Et me voilà étendue. On croit que je suis évanouie. Non, je ne suis pas évanouie. J'ai parfaitement conscience de tout. Je le suis cent fois, mille

fois, éveillée ! Je suis seulement obligée de rire sans cesse. « Ha ! ha ! ha ! » Maintenant vous avez ce que vous vouliez, monsieur de Dorsday, vous devez expédier l'argent pour papa. Immédiatement. « Haaaah ! » Je ne veux pas crier et je suis forcée de crier. Pourquoi donc est-ce que je suis forcée de crier ? – Mes yeux sont fermés. Personne ne peut me voir. Papa est sauvé, – « *Else !* » – C'est ma tante Emma. « *Else ! Else !* » – « *Un médecin, un médecin !* » – « *Vite, le portier !* » – « *Qu'y a-t-il donc ?* » – « *Mais ce n'est pas possible !* » – « *La pauvre enfant !* » – Que disent-ils ? Que murmurent-ils ? Je ne suis pas une pauvre enfant. Je suis heureuse. Le filou m'a vue nue. Oh ! j'ai une telle honte, qu'ai-je fait ?

Jamais plus je n'ouvrirai les yeux. – « *S'il vous plaît, fermez la porte !* » – Pourquoi faut-il fermer la porte ? Quel murmure ! Il y a mille personnes autour de moi. Tous me croient évanouie. Je ne suis pas évanouie. Je rêve seulement. – « *Mais calmez-vous donc, madame !* » – « *A-t-on envoyé chercher le médecin ?* » – « *C'est un évanouissement.* » Comme ils sont loin, tous ! Ils ont l'air de me parler du haut du Cimone. – « *On ne peut pourtant pas la laisser là couchée par terre !* » « *Voilà un plaid,* » – « *Une couverture !* » « *Couverture ou plaid, peu importe !* » – « *Silence, s'il vous plaît !* » – « *Sur le divan !* » – « *Fermez donc la porte, enfin !* » – « *Du calme, elle est fermée.* » – « *Else ! Else !* » – Si tante Emma voulait seulement se taire ! « *M'entends-tu Else ?* » – « *Tu vois bien, maman, qu'elle est évanouie.* » – Oui, Dieu merci. Pour vous tous, je suis sans connaissance. Et je le resterai aussi. – « *Il faut la transporter dans sa chambre.* » – « *Mais qu'est-ce qui s'est passé, pour l'amour de Dieu ?* » – Sissy ! Comment donc Sissy se trouve-t-elle sur la prairie ? Mais non, ce n'est pas la prairie. – « *Else !* » – « *Du silence !* » « *Reculez un peu, s'il vous plaît !* » – Des mains, des mains sous moi. Que me veulent-ils ? Comme je suis lourde ! Les mains de Paul. Loin d'ici, loin d'ici ! Le filou n'est pas loin de moi, je le flaire. Et Dorsday est loin. Il faut aller le chercher. Il ne faut pas qu'il se tue avant d'avoir expédié les cinquante mille. Messieurs, Mesdames, il me doit de l'argent. Arrêtez-le ! – « *As-tu une idée, de qui était la dépêche, Paul ?* » –

« *Bonsoir, Messieurs, Mesdames !* » – « *Else, m'entends-tu ?* » – « *Laissez-la donc, madame Sissy.* » – « *Ah ! Paul !* » – « *Le directeur dit qu'il peut se passer quatre heures, avant que le docteur ne soit là.* » – « *Elle a l'air de dormir.* » – Je suis sur le divan. Paul tient ma main, il me tâte le pouls. C'est vrai, il est médecin. – « *Il n'est pas question de danger, maman. Une... crise.* » – « *Je ne reste pas un jour de plus à l'hôtel.* » – « *Je t'en prie, maman.* » – « *Demain matin, nous partons.* » – « *Mais tout simplement par l'escalier de service. Le brancard va arriver.* » – Brancard ? N'étais-je pas déjà sur un

brancard aujourd'hui ? N'étais-je pas déjà morte ? Me faudrait-il donc mourir encore une fois ? – « *Ne voulez-vous pas veiller, monsieur le Directeur, à ce que les gens s'éloignent enfin de la porte ?* » – « *Mais ne t'agite donc pas, maman !* » – « *Quel manque de tact de tous ces gens !* » – Pourquoi est-ce qu'ils chuchotent tous ? Comme dans une chambre mortuaire. Le brancard va être tout de suite là. Ouvrez la porte, monsieur le matador ! – « *Le couloir est libre.* » – « *On pourrait bien avoir plus d'égards !* » – « *Je t'en prie, maman, calme-toi donc, maman !* » – « *Je vous en prie, madame !* » – « *Ne voudriez-vous pas vous occuper un peu de ma mère, madame Sissy ?* » – Elle est sa maîtresse, mais elle n'est pas si belle que moi. Qu'y a-t-il encore ? Ah, c'est le brancard. Je le vois les yeux fermés. C'est le brancard sur lequel on transporte les blessés. Le docteur Zigmondi a aussi été couché dessus, quand il a fait sa chute du Cimone. Et maintenant ce sera à moi d'être couchée sur le brancard. Moi aussi j'ai fait une chute. Ha ! Non, je ne veux pas recommencer à crier. Ils chuchotent. Qui se penche au-dessus de ma tête ? Cela sent bon les cigarettes. Sa main est sous ma tête. Des mains sous mon dos, des mains sous mes jambes. Loin d'ici, loin d'ici, ne me touchez pas ! Je suis nue. Fi donc ! Que voulez-vous ? Laissez-moi tranquille. Ce n'était que pour papa. – « *Faites attention, là, lentement.* » – « *Le plaid ?* » – « *Oui, merci, madame Sissy.* » – Pourquoi la remercie-t-il ? Qu'a-t-elle fait ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Oh, comme c'est bon, comme c'est bon ! Je plane. Je plane. Je plane par-delà. On me porte, on me porte, on me porte à la tombe. – « *Mais ce n'est rien de nouveau pour nous, monsieur le Docteur. Nous en avons porté de plus lourds que cela. En automne il y en avait même deux à la fois.* » – « *Pstt ! pstt !* » – « *Peut-être auriez-vous la bonté de nous précéder, madame Sissy, et de voir si dans la chambre d'Else tout est en ordre ?* » – Qu'est-ce que Sissy a à faire dans ma chambre ? Le véronal, le véronal ! pourvu qu'elle ne le verse pas. Alors il faudrait me jeter par la fenêtre. – « *Merci bien, Monsieur le Directeur, ne vous dérangez pas davantage.* » – « *Je me permettrai de prendre des nouvelles plus tard.* » – L'escalier grince, les porteurs ont de gros souliers de montagne. Où sont mes souliers vernis ? Dans la salle de musique. On va les voler. Je voulais les léguer à Agathe. Fred aura mon stylo. Ils me portent, ils me portent. Un cortège funèbre. Où donc est Dorsday, l'assassin ? Il est loin. Et le filou aussi, il s'est remis tout de suite en route. Il n'est revenu que pour voir mes seins blancs. Et le voilà encore loin. Il va sur un chemin vertigineux, entre rocher et abîme ; au revoir, au revoir ! – Je plane, je plane. Ils n'ont qu'à me porter en haut, toujours plus haut, jusqu'au toit, jusqu'au ciel. Comme cela serait simple ! – « *Je l'ai vu venir, Paul.* » – Qu'a-t-elle vu venir la tante ? – « *Tous*

ces jours-ci, j'ai senti venir quelque chose comme cela. Du reste elle n'est pas normale. Naturellement il faudra la mettre dans une maison de santé. » – « Mais maman, ce n'est pas le moment d'en parler. » – Maison de santé ?... Maison de santé ?... – « Tu ne vas pas croire, Paul, que je ferai le voyage de Vienne dans le même compartiment que cette personne ? On pourrait encore avoir de jolies histoires. » – « Mais non, il n'arrivera rien du tout, maman. Je te garantis que tu n'auras aucun désagrément. » – « Comment peux-tu le garantir ? » – « Non, tante, tu n'auras pas de désagréments, personne n'en aura. Pas même monsieur de Dorsday. Où sommes-nous ? On s'arrête. Nous sommes au second. Je vais cligner des yeux pour voir. Sissy est debout près de la porte et parle à Paul. – « Ici, je vous prie. Là. Ici. Merci. Mettez le brancard tout près du lit. » – Ils soulèvent le brancard. Comme c'est bon. Me voilà chez moi. Ah ! – « Merci. C'est bien comme cela. Fermez la porte, je vous prie. – Si vous vouliez être assez bonne pour m'aider, Sissy ? » – « Oh, avec plaisir, Docteur. » – « Lentement, je vous prie. C'est ici qu'il faut la prendre, Sissy, là, par les jambes. Attention ! Alors... Else ?... M'entends-tu, Else ? » – Mais bien sûr que je t'entends, Paul. J'entends tout. Mais cela ne vous regarde pas. C'est tellement bon de se trouver sans connaissance ! Ah ! Faites ce que vous voudrez ! – « Paul ! » – « Madame ? » – « Crois-tu, vraiment qu'elle soit sans connaissance, Paul ? » – Tu ? Elle lui dit « tu » ? Ah, je vous attrape ! Elle lui dit « tu ». – « Oui, elle est sans connaissance. C'est généralement comme cela après des crises pareilles. » – « Non, Paul, vraiment, c'est à mourir de rire, lorsque tu te donnes des airs de médecin. » – Ah, je vous tiens, farceurs ! Est-ce que je vous tiens ? – « Silence, Sissy ! » – « Pourquoi donc, puisqu'elle n'entend rien ? » – Que s'est-il passé ? Je suis nue au lit sous la couverture. Comment ont-ils fait ? – « Eh bien, comment cela va-t-il ? Mieux ? » – Tante Emma encore. Que veut-elle donc ? – « Toujours sans connaissance ? » – Elle s'approche sur la pointe des pieds. Qu'elle aille au diable ! Je ne me laisserai pas enfermer dans une maison de santé. Je ne suis pas folle. – « Ne peut-on pas la réveiller ? » – « Elle reviendra à elle, bientôt, maman. Maintenant il ne lui faut que du repos. Du reste, à toi aussi, maman. Ne voudrais-tu pas aller te coucher ? Il n'y a absolument aucun danger. Je veillerai Else avec madame Sissy. » – « Oui, madame, je ferai le chaperon. Ou bien c'est Else qui le sera, comme on voudra le prendre. » – Misérable créature ! Je suis là sans connaissance et elle plaisante. – « Et je peux compter, Paul, que tu me feras réveiller dès que le médecin sera là ? » – « Mais, maman, il ne viendra pas avant demain matin. » – « Elle a l'air de dormir, elle respire tranquillement. » – « C'est bien aussi une sorte de sommeil, maman. » – « Je n'en reviens toujours pas, Paul, un scandale pareil ! Tu verras, ce sera dans le journal ! » – « Maman ! » – « Mais elle ne peut rien entendre si elle est sans connaissance et nous parlons

tout bas. » – « *Parfois, dans cet état, les sens sont particulièrement aiguisés.* » – « *Vous avez un fils fort savant, madame.* » – « *Je t'en prie, maman, va te coucher.* » – « *Demain matin, nous partons de toute façon. Et à Bozen, nous prendrons une garde pour elle.* » – Comment ! une garde ? C'est ce qui vous trompera. – « *De tout cela nous causerons demain, maman. Bonne nuit, maman.* » – « *Je me ferai servir un thé dans ma chambre et, dans un quart d'heure, je viendrai encore jeter un coup d'œil.* » – « *Mais ce n'est pas du tout nécessaire, maman.* » – Non, ce n'est pas nécessaire du tout et je voudrais que tu ailles au diable. Où est le véronal ? Il faut que j'attende encore. Ils accompagnent tante Emma à la porte. Maintenant personne ne me voit. Le verre doit se trouver là sur la table de nuit. Si je le vide, tout est fini. Tout de suite, je vais le boire. Tante Emma est partie. Paul et Sissy sont encore près de la porte. Ah ! Elle l'embrasse. Elle l'embrasse. Et moi, je suis nue sous la couverture. N'avez-vous pas honte ? Elle l'embrasse encore. N'avez-vous pas honte ? – « *Vois-tu, Paul, maintenant je suis sûre qu'elle est sans connaissance. Autrement, elle m'aurait sauté à la gorge.* » – « *Fais-moi le plaisir de te taire, Sissy.* » – « *Mais que veux-tu, Paul ? Ou bien elle est réellement sans connaissance, alors elle n'entend et ne voit rien, ou bien elle se moque de nous et alors c'est bien fait pour elle.* » – « *On a frappé, Sissy.* » – « *Oui, il me semble aussi.* » – « *Je veux ouvrir tout doucement et voir qui c'est.* – *Bonsoir, monsieur de Dorsday.* » – « *Excusez-moi, j'ai seulement voulu savoir comment la malade...* » – Dorsday ! Dorsday ! Ose-t-il vraiment ? On a lâché tous les diables. Où est-il ? Je les entends chuchoter devant la porte. Paul et Dorsday. Sissy se met devant la glace. Que faites-vous là devant la glace ? C'est ma glace à moi. Mon image y est-elle encore ? De quoi parlent-ils devant la porte. Paul et Dorsday ? Je sens le regard de Sissy. Elle me regarde par la glace. Que me veut-elle ? Pourquoi s'approche-t-elle de moi ? Au secours ! au secours ! Je crie pourtant, et personne ne m'entend ! Que voulez-vous près de mon lit, Sissy ? Pourquoi vous penchez-vous sur moi ? Voulez-vous m'étrangler ? Je ne peux pas bouger. – « *Else !* » – Que veut-elle donc ? – « *Else ! m'entendez-vous, Else ?* » – J'entends, mais je me tais. Je suis sans connaissance, il faut que je me taise. – « *Else, vous nous avez fait joliment peur.* » – Elle me parle. Elle me parle comme si j'étais réveillée. Que veut-elle ? – « *Savez-vous ce que vous avez fait, Else ? Pensez, vous êtes entrée dans la salle de musique, enveloppée seulement de votre manteau et puis, tout à coup, vous étiez là, nue, devant tout le monde, et puis vous êtes tombée sans connaissance. On prétend que c'est une crise d'hystérie. Je n'en crois pas un mot. Je ne crois pas non plus que vous êtes sans connaissance. Je parie que vous entendez chaque mot que je dis.* » – Oui, j'entends, oui, oui, oui. Mais elle n'entend pas mon oui. Pourquoi pas ? Je ne

peux pas bouger mes lèvres. C'est pourquoi elle ne m'entend pas. Je ne peux pas bouger. Qu'est-ce que j'ai ? Suis-je morte ? Ou est-ce une léthargie ? Est-ce un rêve ? Où est le véronal ? Je voudrais prendre mon véronal. Mais je ne peux pas étendre le bras. Allez-vous en, Sissy ! Pourquoi êtes-vous penchée sur moi ? Loin d'ici ! Loin d'ici ! Jamais elle ne saura que j'ai tout entendu. Personne ne le saura jamais. Jamais je ne parlerai plus à personne. Jamais je ne me réveillerai. Elle va à la porte. Elle se retourne encore une fois. Elle ouvre la porte. Dorsday ! Le voilà là-bas. Je l'ai vu, les yeux fermés. Non, je le vois vraiment. Mes yeux à présent sont ouverts. La porte bâille. Sissy aussi est dehors devant la porte. Voilà qu'ils chuchotent tous. Je suis seule. Si maintenant je pouvais bouger...

Ah, je le peux, je le peux ! Je bouge la main, les doigts, j'étends le bras, j'ouvre les yeux tout grands. Je vois, je vois.

Voilà mon verre. Vite, avant qu'ils ne reviennent dans la chambre ! Ai-je mis assez de cachets ? Jamais plus je ne dois me réveiller. Ce que j'avais à faire au monde, je l'ai fait. Papa est sauvé. Jamais plus je ne pourrais aller dans le monde. Paul regarde par une fente de la porte. Il croit que je suis toujours sans connaissance. Il ne voit pas que mon bras est presque étendu. Les voilà de nouveau devant la porte tous les trois, les assassins ! – Ils sont tous des assassins. Dorsday et Sissy, et Paul, et Fred aussi est un assassin, et maman la même chose. Tous ils m'ont assassinée et font semblant de ne pas s'en douter. Ils diront : « Elle s'est suicidée ». C'est vous qui m'avez tuée, vous tous, vous tous ! Est-ce que je le tiens enfin ? Vite, vite ! Il le faut. Ne répandons pas une seule goutte. Là. Vite. Ça a bon goût. Encore. Encore. Ce n'est pas du poison. Jamais rien ne m'a semblé si bon de goût. Si vous saviez comme ça a bon goût la mort ! Bonne nuit, mon verre ! Patatras ! Qu'est-ce donc ? Le voilà par terre mon verre. Le voilà par terre. Bonne nuit. – « *Else, Else !* » – Que voulez-vous ? – « *Else !* » – Êtes-vous encore là ? Bonjour. Me voilà étendue sans connaissance, les yeux fermés. Jamais plus vous ne verrez mes yeux. – « *Elle doit avoir bougé, Paul, comment autrement cela aurait-il pu tomber ?* » – « *Un mouvement involontaire, c'est bien possible.* » – « *À moins qu'elle ne soit éveillée.* » – « *Mais à quoi penses-tu, Sissy ? Il n'y a qu'à la regarder.* » – J'ai bu du véronal. Je vais mourir. Mais je me sens tout comme avant. Peut-être n'était-ce pas assez... Paul prend ma main. – « *Le pouls est normal. Ne ris donc pas, Sissy ! La pauvre enfant !* » – « *Savoir si tu me dirais aussi « pauvre enfant », si je m'étais montrée nue dans la salle de musique ?* »

– « *Tais-toi, Sissy.* » – « *Comme il vous plaira, monsieur. Peut-être faut-il que je m'en aille et te laisse seul avec la demoiselle nue. Ah, je t'en prie, ne te gêne pas ! Fais comme si je n'étais pas là.* »

– J'ai bu du véronal. C'est bien. Je vais mourir. Dieu merci. – « *Sais-tu ce que j'ai remarqué ? Que ce monsieur de Dorsday est amoureux de la demoiselle nue. Il était impressionné comme s'il était personnellement en question.* » – Dorsday, Dorsday ! Ah c'est celui-là. – Cinquante mille ! Va-t-il les expédier ? Mon Dieu, s'il ne les envoyait pas ! Je dois le leur dire. Ils doivent le forcer. Mon Dieu, si tout avait été inutile ? Maintenant on peut encore me sauver. Paul ! Sissy ! Pourquoi ne m'entendez-vous pas ? Ne savez-vous pas que je meurs ? Mais je ne sens rien. Je suis seulement fatiguée. Paul ! Je suis fatiguée. Ne m'entends-tu pas ? Je suis fatiguée, Paul. Je ne peux pas entr'ouvrir mes lèvres. Je ne peux pas bouger la langue, mais je ne suis pas encore morte. C'est le véronal. Où êtes-vous donc ? Je vais m'endormir tout de suite. Alors cela sera trop tard ! Je ne les entends plus parler. Ils parlent et je ne sais pas ce qu'ils disent. Comme leurs voix bourdonnent ! Mais aide-moi donc, Paul, ma langue est tellement lourde... – « *Je crois, Sissy, quelle va se réveiller bientôt. C'est comme si elle s'efforçait déjà d'ouvrir les yeux. Mais, Sissy, qu'est-ce que tu fais ?* » – « *Eh bien ! je t'embrasse. Pourquoi pas ? Elle non plus ne s'est pas gênée.* » – Non, je ne me suis pas gênée. J'étais nue devant tous ces gens. Si seulement je pouvais parler, vous comprendriez pourquoi. Paul ! Paul ! Je veux que vous m'entendiez. J'ai bu du véronal. Paul, dix cachets, ou bien cent. Je ne l'ai pas voulu. J'étais folle. Je ne veux pas mourir. Tu dois me sauver, Paul. Tu es médecin. Sauve-moi ! » – « *Elle paraît de nouveau tout à fait tranquille. Le pouls est assez normal.* » – Sauve-moi, Paul ! Je t'en conjure. Ne me laisse pas mourir. Il en est encore temps. Mais je vais m'endormir et vous ne le saurez pas. Je ne veux pas mourir. Mais sauve-moi donc ! C'était seulement pour papa. Dorsday l'a exigé. Paul ! Paul ! – « *Regarde, Sissy, ne te semble-t-il pas qu'elle sourit ?* » – « *Et comment ne sourirait-elle pas, Paul, si tu la tiens tout le temps tendrement par la main ?* » – Sissy, Sissy, que t'ai-je donc fait que tu sois si méchante envers moi ? Garde ton Paul, mais ne me laisse pas mourir. Je suis encore si jeune. Maman va se désoler. Je veux encore grimper sur bien des montagnes. Je veux encore danser. Un beau jour, je voudrai aussi me marier. Je voudrai aussi voyager. Demain nous ferons l'excursion du Cimone. Demain sera une admirable journée. Le filou doit venir avec nous. J'ai l'avantage de l'inviter. Cours-lui après, Paul. Il suit un chemin si vertigineux ! Il va rencontrer

papa. Adresse reste Fiala, n'oubliez pas. Ce ne sont que cinquante mille et alors l'affaire est réglée. Les voilà qui se mettent en route dans leurs vêtements de forçats, et chantent. Ouvre la porte, monsieur le matador ! Tout ça, ce n'est qu'un rêve. Voilà Fred, aussi, avec la demoiselle enrouée, et le piano est là en plein air. L'accordeur demeure dans la rue Bartenstein, maman ! Pourquoi ne lui as-tu pas écrit, mon enfant ? Vraiment tu oublies tout. Vous devriez mieux étudier vos gammes, Else. Une fille de treize ans doit s'appliquer davantage. – Rudi était au bal masqué et n'est rentré qu'à huit heures du matin. Que m'as-tu rapporté, papa ? Trente mille poupées. Il me faut une maison rien que pour elles. Mais elles peuvent aussi se promener au jardin. Ou bien aller au bal masqué avec Rudi. Bonjour, Else. Ah ! Berthe, te voilà de retour de Naples ? Oui, de Sicile. Permits que je te présente mon mari, Else. Enchantée, Monsieur⁷. – « *Else, m'entends-tu, Else ? C'est moi, Paul.* » – Ha ! ha ! Paul. Pourquoi es-tu donc monté sur une girafe dans ce carrousel ? – « *Else, Else !* » – Ne trotte pas si vite. Tu ne peux pas m'entendre, si tu galopes si vite par l'allée principale. Tu dois pourtant me sauver. J'ai bu du véronalica. Cela me court en bas des jambes, à droite et à gauche, comme des fourmis. Mais oui, attrape-le donc ce monsieur de Dorsday ! Il court là-bas. Ne le vois-tu donc pas ? Le voilà qui enjambe l'étang. Il a tué papa. Mais cours lui donc après ! Je cours avec toi. On m'a attaché le brancard sur le dos, mais je cours quand même avec toi. Mes seins dansent, mais je cours avec toi. Où es-tu, Paul ? Fred où estu ? Maman, où es-tu ? Sissy ? Pourquoi me laissez-vous courir toute seule à travers le désert ? J'ai peur, si seule. Je préfère voler. Je le savais bien que je peux voler.

« *Else !...* »

« *Else !...* »

Où êtes-vous donc ? Je vous entends, mais je ne vous vois pas.

« *Else !...* »

« *Else !...* »

« *Else !...* »

Qu'est-ce donc ? Tout un chœur ? Même de l'orgue ? Je chante aussi. Qu'est-ce donc que ce chant ? Tout le monde chante. Et les bois aussi et les montagnes et les étoiles. Je n'ai jamais rien entendu de si beau. Jamais encore je n'ai vu une nuit aussi claire. Donne-moi la main, papa. Nous planons ensemble

tous les deux. Comme c'est beau le monde, quand on vole ! Ne m'embrasse donc pas la main, papa. Je suis pourtant ton enfant, papa.

« *Else, Else !* »

Ils m'appellent de si loin ! Que voulez-vous donc ? Ne pas me réveiller. Je dors tellement bien. Demain matin. Je rêve et je vole. Je vole... vole... vole... dors et rêve... et vole... pas me réveiller... demain matin...

« *El...* »

Je vole... je rêve... je dors... je rê... rê... je vo...

Ce livre numérique
a été édité par la
bibliothèque numérique romande
<https://ebooks-bnr.com/>
en janvier 2023.

— **Élaboration :**

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Anne C., Isa, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Schnitzler, Arthur, *Mademoiselle Else*, Paris, Stock, Delamain et Boutelleau (le roman cosmopolite), 1932. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page reprend le détail de *La Jeune Fille et la baleine*, dessinée par Anne van de Perre.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

Nouvelle publication pour le site « pépites littéraires »
<https://www.pepiteslitteraires.fr>

Notes

[←1]

Les trois dernières phrases en français dans le texte.

[←2]

Idem.

[←3]

En français.

[←4]

En français.

[←5]

Je vous désire : en français dans le texte original.

[←6]

Ce mot en français dans le texte.

[←7]

« Enchantée, Monsieur » : en français dans le texte.